

Jean de La Fontaine

Contes et nouvelles

Tome III

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Contes et nouvelles

Tome III

Apprenez et
enseignez

le
français

avec
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE', 'BUSINESS', 'PRATIQUE', and 'LANGUE FRANÇAISE', and a prominent banner for 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE'. The overall theme is language learning and teaching.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com
Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Jean de La Fontaine

Contes
et nouvelles

Tome III

Troisième partie (1671)

I Les oies de frère Philippe NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Ce conte de la Fontaine est emprunté au préambule de la IV^e journée du *Décameron* ; voici la fin du récit de Boccace, tel que le Maçon l'a traduit :

« Ils rencontrèrent par fortune une troupe de belles ieunes dames et bien en ordre qui venoient d'une nopce. Lesquelles, tout aussi tost que le garson les vit, il demanda à son pere quelle chose c'estoit. À qui le pere dist : "Mon fils, baisse les yeulx en terre et ne les regarde point, car c'est une maulaise chose." Le garson dist alors : "Mais comment s'appellent elles ?" Le pere,

pour non reueiller en l'appetit concupiscible du ieune garson aucun inclinable desir moins que utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à scauoir femmes ; mais luy dist : "Elles se nomment oyes." O chose esmerueillable à ouyr, que cestuy ci, qui n'en auoit iamais veu, ne se souciant des palais, ne du bœuf, ne du cheual, ne de l'asne, ne d'argent, ne d'aucune aultre chose qu'il eust vue, dist soudainement : « Mon pere, ie vous prie, faictes tant que i'aye une de ces oyes !" A qui le pere dist : "O Iesus mon fils, tays toy, c'est une mauuaise chose." Et le garson en demandant luy dist : "Comment ! mon pere, les mauuaises choses sont elles ainsi faictes ? – Oui", dist le pere. Et le garson respondit : "Je ne sçay que vous voulez dire, ne pourquoy ces choses ci sont mauuaises, car, quant à moy, il ne me semble point auoir encore veu chose si belle ne si plaisante comme elles, qui sont beaucoup plus belles que les anges peincts que vous m'auiez plusieurs fois monstrés. Hé, mon pere, ie vous supplie, si vous m'aymez, faictes que nous menions là haut une de ces oyes, et ie luy donneray à paistre. – Je ne le veulx pas, dist le pere, tu ne sçais point par où elles se paissent." »

Le conte de la Fontaine est bien, comme le dit le titre, tiré de Boccace ; c'est pourquoi nous citons ce dernier en premier lieu ; mais la même histoire a été narrée antérieurement. Elle est dans le *Livre de Barlaam et Josaphat*, le célèbre roman chrétien et mystique, si populaire au Moyen Âge, écrit sans doute entre 620 et 634, comme s'est attaché à le prouver M. Zotenberg, et traduit plusieurs fois du grec, en syriaque, en arabe, en copte, en arménien, en latin, en français, en provençal, en italien, en espagnol, en tchèque, en polonais, en allemand, etc., qui fut imprimé à Strasbourg et à Spire, *s. l. n. d.*, vers le milieu du quinzième siècle.

Le fils du roi indien Abenner est élevé jusqu'à l'âge de douze ans dans l'obscurité, parce que les astrologues ont prédit qu'il deviendrait aveugle s'il voyait auparavant la lumière ce délai expiré, on le fait sortir des ténèbres où il vivait, et on lui désigne par leurs noms tous les objets qui passent sous ses yeux. A la vue des femmes, il demande avec empressement comment on

nomme ces objets-là : « Ce sont des démons, lui répond-on, des démons redoutables qui induisent toujours à mal, et dont il convient d'éviter l'approche. » Lorsque plus tard son père veut savoir quel objet lui a le plus agréé dans sa promenade : « Ce sont, dit le jeune prince, ces démons qui toujours induisent à mal, ces démons si dangereux, qui m'ont paru si charmants. »

C'est la LXXVIII^e des *Latin stories* tirées de manuscrits des treizième et quatorzième siècles (Londres, 1839-1843, 2 vol. in-8°) : *De heremita juvene*, par Odo de Shirton ou de Cerrington, où les démons ont été changés en oies et le fils du roi en ermite :

Juvenis heremita, qui in heremo a pueritia fuit nutritus, ibat cum abbate suo ad civitatem. Et cum vidisset mulieres in chorea, quid essent ab abbate quæsivit sollicitè. Cui abbas ; « Anseres sunt. » Et reversus puer ad claustrum flere cæpit. Cui abbas : « Fili, quid vis ? – Pater, volo comedere de illis anscribus quas in civitate vidi. »

La même histoire, dans les mêmes termes, est chez Jean Herolt, *Promptuarium exemplorum discipuli* (exemple XXIII donné sous la lettre L), imprimé à la suite des *Sermones discipuli de tempore* (Bâle, 1482, in-fol.) ; chez Étienne de Bourbon (Bibliothèque nationale, ms. latin 15970, fol 338) ; chez Jacques de Vitry (*ibidem*, ms. latin 17509, fol. 6) ; chez Pierre de Limoges (*ibidem*, ms. latin 3234) ; etc.

C'est le proverbe IX des *Proverbi*, petits contes libres de Cornazzano (Venetia, 1518, in-8°) ; et la XIV^e (XIII^e ou XVII^e dans d'autres éditions) des *Ciento novelle antike* (Bologna, 1525, in-4°), la même que dans le *Livre de Barlaam et Josaphat* :

Como uno re fecie nodrire uno suo figliuolo dieci anni in luogo tenebroso, e poi li mostro tutte le cose, e pin le piacque le femine. – A uno re nacque uno figliuolo ; savi strologi providero kelli stesse anni dieci ke non vedesse il sole. Allhora il fecie notricare e guardare in tenebroso spelonke. Dopo lo tempo detto lo fecie trarre fuori, et innanzi allui fecie metterle molte belle gioie, e di molte belle donzelle, tutte cose nominando per nome ; e detto li le donzelle essero domoni, e poi il domandara quale

desse li fosse piu gratiosa. Rispose i domoni. Allhora lo re di cio si maraviglio molto, diciendo ke cosa tirannia e bellore di donna.

Voyez aussi, dans le recueil de Zambrini : *Libro di novelle antiche* (Bologne, 1868), cité par Landau (p. 171), le conte plus explicite (n° 22) extrait du *Fiore di virtu* (Venetia, 1474, in-4°) ; et *das Gänselein* « la Petite Oie », dans les *Gesammtabentueuer* de Hagen, Stuttgart et Tubingue, 1850, tome II, p. 37. Hans Sachs raconte la même histoire du fils, d'un roi de Suède (*Gedichte*, tome IV p. 125, Nuremberg, 1578, in-fol.).

Elle est enfin dans *le Champion des Dames*, « liure plaisant, copieux et abondant en sentences, contenant la deffence des Dames, contre Malebouche et ses consors, et victoire d'icelles, composé par Martin Franc, secretaire du feu pape Felix V », Paris 1530 in-16, fol. 94-95. C'est, comme *le Cheualier aus Dames*, *le Garand des Dames*, fragment du précédent, l'*Epistre au Dieu d'amour* et le *Trésor de la Cité des Dames*, de Christine de Pisan, la pièce intitulée *Contre Roman de la Rose, la vray disant Aduocate des Dames*, de Jean Marot, père de Clément, *le Rebous de Matheolus*, etc., etc., une réponse aux attaques du *Roman de la Rose* contre le beau sexe et à celles du *Matheolus*, violente satire contre les femmes, écrite au quatorzième siècle par un poète inconnu. Martin Franc prélude à son récit par ce dithyrambe en leur honneur :

C'est l'orient de l'humain plaisir,
Le mydi de l'humaine ioye,
Le lieu, le seiour, le loisir,
Le puy d'amours et la montioye.
..... Se veu n'eussiez
Femme, iusques à cestuy iour,
Et veoir une dame peussiez
En la beaulté de son atour,
Tu dirois : le voy la fleur
Du monde et la ioye des ioyes,
La beaulté, l'honneur et l'amour,
Et par mon ame si feroies.

Vient ensuite l'anecdote elle-même

Conteray cy d'ung nouice
Qui oncques veu femme n'auoit.
Innocent es toit et sans vice
Et riens du monde ne scauoit :
Tant que celluy qui l'ensuyuoit
Luy fist acroire par les voies
Des belles dames qu'il veoit
Que c'estoient tous oysons et oyes
On ne peut nature tromper :

En aprez tant luy en souuint
Qu'il ne peut disner ne soupper,
Tant amoureux il en deuint ;
Et quant des moines plus de vingt
Luy demanderent qu'il musoit,
Il respondit, comme il conuint,
Que veoir les oyes luy plaisoit.
Ou oysons, oytz ou anettes,
Qui femme ne veoit il n'a riens.
Comme, sans soleil ou planettes
Ou clarté, aueugle te tiens,
Ainsi, sans elles, de tous biens
La lumiere et fondement,
Homme, par saint Fremin d'Amiens,
N'a ne ioye n'esbatement.

Cette même anecdote, assez finement racontée, est dans un conte intitulé : *Amatus Fornacius amator ineptus* (Palladii, 1633, in-12, p. 11-13), sans nom d'auteur : nous la donnons à l'*Appendice*. Elle est aussi au début du conte IX des *Heures perdues de R.D.M., cavalier français* (s. l., 1615, in-12).

Comparez également la séduction de Rishyasringa, dans le *Ramayana* (édition Schlegel, livre I, chapitres VIII et IX), le fils du saint anachorète, né et grandi au milieu des forêts, et voué dès son enfance à la vie ascétique, que de jeunes courtisanes, de belles enchanteresses, déguisées en ermites, finissent par entraîner hors de sa retraite ; le *Calila et Dimna*, édité par Silvestre de Sacy, chapitre XIII ; *Gesta Romanorum*, chapitre CXIX ; Gower, *Confessio amantis* (Londres, 1532, in-fol.),

fol 110 ; et Matthœi Paris, monachi albanensis, *Historia major*, etc. (Zurich, 1589, in-fol.), p. 173.

Mme de Sévigné écrit à sa fille au sujet des œuvres de la Fontaine, et en particulier de cette troisième partie des *Contes*, le 6 mai 1671 : « Ne jetez pas si loin les livres de la Fontaine. Il y a des fables qui vous raviront, et des contes qui vous charmeront : la fin des *Oies de frere Philippe, les Rémois, le Petit Chien*, tout cela est très joli ; il n’y a que ce qui n’est point de ce style qui est plat. Je voudrais faire une fable qui lui fit entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. Il ne faut point qu’il sorte du talent qu’il a de conter. »

Bussy Rabutin, dans une lettre à Furetière du 4 mai 1686 (tome V, p. 538, de l’édition de 1859), vante aussi beaucoup les contes de la Fontaine, particulièrement ses prologues ; et ce qu’il dit s’applique très bien au début de ce conte-ci, dont Mme de Sévigné louait surtout la fin, comme on vient de le voir : « ... Pour M. de la Fontaine, c’est le plus agréable faiseur de contes qu’il y ait jamais eu en France. Il est vrai qu’il en a fait quelques-uns où il y a des endroits un peu trop gaillards, et quelque admirable enveloppeur qu’il soit, j’avoue que ces endroits-là sont trop marqués ; mais quand il voudra les rendre moins intelligibles, tout y sera achevé. La plupart de ses prologues, qui sont des ouvrages de son cru, sont des chefs-d’œuvre de l’art, et pour cela, aussi bien que pour ses fables, les siècles suivants le regarderont comme un original qui à la naïveté de Marot a joint mille fois plus de politesse. »

Rapprochons des *Oies de frère Philippe* la comédie en prose tirée de ce conte et de celui de *la Coupe enchantée*, et qui porte ce dernier titre : *la Coupe enchantée*, par la Fontaine et Champmeslé, qui fut jouée pour la première fois au Théâtre-Français le 16 juillet 1688.

Comparez aussi *le Faucon, ou les Oies de Boccace*, comédie en trois actes, en prose, par Delisle de la Drevetière, précédée d’un prologue et suivie d’un divertissement, représentée au Théâtre-Italien le 6 février 1725 : c’est la donnée du *Faucon*,

mêlée, confondue avec celle des *Oies de frère Philippe* ; *l'Oracle*, de M. de Saint-Foix (Théâtre-Français, 1740), sorte de féerie qui eut le plus grand succès, où une jeune fille, Lucinde, joue à l'égard d'un jeune homme, Charmant, le même rôle que le garçon de notre nouvelle à l'égard des femmes qu'il rencontre ; *la Volière de frère Philippe*, par Scribe, Delestre-Poirson, et Mélesville, vaudeville en un acte représenté aux Variétés le 15 juin 1818, et d'où a été tiré un ballet en un acte, *la Volière, ou les Oiseaux de Boccace*, par Scribe et Thérèse Essler, musique de Casimir Gide, dansé à l'Opéra en 1838.

Lisez enfin dans le *Théâtre impossible* d'Edmond About (Paris, 1861), la spirituelle comédie intitulée *l'Éducation d'un prince*, inspirée par une anecdote que conte Saint-Simon, dans ses Additions au *Journal de Dangeau* (tome III, p. 127) : Le grand Dauphin avait été élevé, comme notre héros, dans une telle innocence de mœurs qu'au jour de son mariage il fallut lui apprendre ce qu'il aurait à faire la nuit de ses noces. Son gouverneur (M. de Montausier) s'y employa vainement ; le Roi lui-même y perdit son latin on était dans un grand embarras ; mais une dame de bonne volonté (la maréchale de Rochefort) se chargea de parfaire, en quelques minutes, entre deux portes, l'éducation du prince.

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? c'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?

Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps pour corps.

Mais pourquoi les chasser ? ne sauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connoît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;

Aussi ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné ? Très peu de chose,
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause

Que la moindre de vous commît le moindre mal !
Contons, mais contons bien : c'est le point principal ;
C'est tout ; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir, comme moi, sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes :
Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire ?
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrais m'être acquitté
De cette grâce par avance.
Que puis-je faire en récompense ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les peut étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore
Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieus, et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.

Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups,
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;
Il laissa les palais : enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auraient, à beaucoup près,
Tous les bijoux de la Couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là, son unique compagnie
Consistoit aux oiseaux ; leur aimable harmonie
Le désennuyoit quelquefois.
Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ;
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venoit de perdre sa mère ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière
Qu'afin qu'il ignorât les gens.
Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,
Point d'autres que les habitants
De cette forêt, c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,

Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes :
L'une, la haine des personnes ;
L'autre, la crainte ; et, depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux ;
Las d'y gémir et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite, et destina son fils
À ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,

Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire.)

Là, par un saint motif, et non par humeur noire,
Notre ermite nouveau cache avec très grand soin 90
Cent choses à l'enfant, ne lui dit, près ni loin,
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme.
À cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux ;
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable,
Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon :
La crainte est aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé,

Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans, lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'auteur de la nature,
Et rien touchant la créature :
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.

Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine
Aller quérir son vivre : et, lui mort, après tout,
Que feroit ce cher fils ? comment venir à bout
De subsister sans connoître personne ?
Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savoit bien que le garçon

N'auroit de lui pour héritage
Qu'une besace et qu'un bâton :
C'étoit un étrange partage.
Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans.
Au reste, il étoit peu de gens
Qui ne lui donnassent la miché.

Frère Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connoissoient, et, du haut de leur tête
Ils crioient : « Apprêtez la quête !
Voilà frère Philippe. » Enfin dans la cité
Frère Philippe souhaité
Avoit force dévots, de dévotes pas une,

Car il n'en vouloit point avoir.
Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos ermites partis ;
Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme, tombé des nues,

Demandoit : « Qu'est-ce là ? – Ce sont des gens de
– Et là ? – Ce sont palais. – Ici ? – Ce sont statues. »

Il considéroit tout, quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés,
Passèrent devant lui. Dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.

Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer :
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.

Ravi comme en extase à cet objet charmant,

« Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit ?
Comment rappelle-t-on ? » Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :

« C'est un oiseau qui s'appelle oie.
– Ô l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie.
Oie, hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix !
Peut-on point un peu te connoître ?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois,
J'aurai soin de la faire paître. »

II

La mandragore

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Ce conte est emprunté à la comédie de Machiavel intitulée *Comedia di Callimaco et di Lucrezia* (I^{re} édition, s. l. n. d., petit in-8°), puis *Mandragola* (Rome, Venise, Florence, 1524, 1531, 1533, etc.), en cinq actes, en prose, précédée d'un prologue, et dont voici le sujet : Messire Nicia Calfucci désire vivement avoir un enfant. Le jeune Callimaco Guadagni, amoureux de sa femme, se déguise en médecin, et, dans un langage qui ressemble à celui des médecins de Molière, lui persuade, s'il veut être père, de faire boire à la belle Lucrezia une potion à la mandragore. « N'est-ce que cela ? » s'écrie Nicia. « Attendez, lui répond le jeune homme, vous ne serez pas dispensé pour cela de vous acquitter des devoirs conjugaux, et il vous en coûtera la vie. » Grand effroi du mari : alors Callimaco lui propose d'introduire auprès de sa femme un jeune rustaud qui courra tous les risques. Nicia finit par y consentir ; tout le monde se prête à cet expédient : Sostrata, mère de Lucrezia, frère Timoteo, Ligurio, parasite, Siro, valet de Callimaco ; et c'est Callimaco lui-même, on le devine, qui se présente sous un déguisement, et se glisse auprès de la belle Lucrezia. Une fois le charme rompu, Nicia considère que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et sa femme aussi.

Voici ce qu'écrivait Voltaire au sujet de cette comédie dans sa XVI^e lettre d'Amabed : « La comédie que je vis avant-hier chez le Pape, dit Amabed, est intitulée *la Mandragora* (sic). Le sujet de la pièce est un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de son voisin. Il engage avec de l'argent un moine, un *Fa tutto* ou un *Fa molto*, à séduire sa maîtresse et à faire tomber son mari dans un piège ridicule. On se moque tout le long de la pièce de la religion que l'Europe professe, dont Roume (Rome)

est le centre, et dont le siège papal est le trône. De tels plaisirs te paraîtront peut-être indécents... Mais la comédie est si jolie que le plaisir l'a emporté sur le scandale. » (*Œuvres*, tome XXXIV p. 261.)

La Fontaine a suivi de près Machiavel, mais il a retranché les personnages de Sostrata et de Siro, et il parle à peine de frère Timoteo, et de Ligurio (qu'il transforme en valet), bien que ces deux intrigants jouent dans la pièce un rôle très important et très actif.

Brantôme, dans ses *Dames galantes*, p. 96, raconte deux anecdotes analogues, mais le dénouement de la première est bien différent de celui de notre conte : « Le cognois ung qui, ne pouuant rien faire à sa femme, attiltra ung grand laquais qu'il avoit, beau fils, pour coucher et depuceler sa femme en dormant, et sauver son honneur par là ; mais elle s'en apperceut et le laquais n'y fit rien, qui fut cause qu'ilz plaiderent longtems : finalement ils se demarierent. Le roy Henry de Castille en fit de mesmes, lequel, ainsi que raconte Baptista Fulgosius, voyant qu'il ne pouuoit faire d'enfans à sa femme, il s'ayda d'ung beau et jeune gentilhomme de sa cour pour luy en faire : ce qu'il fit ; dont pour la peine il luy fit de grans biens, et l'aduança en des honneurs, grandeurs et dignitez : ne fault douter si la femme ne l'en ayma et s'en trouva bien. Voylà ung bon cocu. »

Rapprochons aussi, entre autres nombreuses substitutions du même genre, Brantôme, déjà cité, *ibidem*, p. 639-642, 699 ; et l'histoire ou plutôt la légende du prince de Darmstadt nommé grand d'Espagne à vie « pour qu'il pût demeurer à la cour et s'y insinuer à loisir, pour venir à bout du dessein de faire un enfant à la reine (Marie-Anne de Bavière Neubourg, seconde femme de Charles II roi d'Espagne) » (*Mémoires de Saint-Simon*, tome I, p. 477-478).

La *Mandragola* a été imitée par J.-B. Rousseau dans sa comédie, *la Mandragore*, également en cinq actes, en prose, « tirée, dit le titre, de l'italien de Machiavel » ; mais il a changé le nom de quelques-uns des acteurs ; en voici la liste : « Le docteur Cacarelle ; Tucrèce, sa femme ; Sostrate, mère

de Lucrèce ; Léandre, amant de Lucrèce ; Sbrigani, homme d'intrigues ; Covre le, valet de Léandre ; frère Timothée, moine ; une dévote. – La scène est à Florence. » Voyez le *Supplément aux Œuvres de M. Rousseau, contenant les pièces que l'auteur a rejetées de son édition*, p. 5-106 (1 vol. in-12, Londres, 1723).

Citons également *la Potione, comedia facetissima et dilletevole*, en quatre actes et un prologue, imitation de la *Mandragola*, écrite dans les dialectes vénitien, hergamasque, italo-grec, etc., par Andréa Calmo, Venise, 1552, in-8°, réimprimée en 1560, 1561, et 1600.

Rappelons enfin la nouvelle de Charles Nodier, intitulée *la Fée aux miettes* (1832, in-8°), dont le héros, pour posséder sa maîtresse, doit trouver « la mandragore qui chante ».

Au présent conte on verra la sottise
D'un Florentin. Il avoit femme prise,
Honnête et sage autant qu'il est besoin,
Jeune pourtant, du reste toute belle :
Et n'eût-on cru de jouissance telle

Dans le pays, ni même encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,
Qu'on appeloit Nicia Calfucci,
Ce fut un sot en son temps très insigne.
Bien le montra lorsque, bon gré, mal gré,
Il résolut d'être père appelé ;
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie
S'il la pouvoit orner de Calfuccis.
Sainte ni saint n'étoit en paradis
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie ;
Tous ne savoient où mettre ses présents.
Il consultoit matrones, charlatans,

Diseurs de mots, experts sur cette affaire :
Le tout en vain ; car il ne put tant faire
Que d'être père. Il étoit buté là,

Quand un jeune homme, après avoir en France
Étudié, s'en revint à Florence,

Aussi leurré qu'aucun de par-delà ;
Propre, galant, cherchant partout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.

Il sut dans peu la carte du pays ;
Connut les bons et les méchants maris.
Et de quel bois se chauffoient leurs femelles,
Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,
Les si, les car, enfin tous les détours ;

Comment gagner les confidents d'amours,
Et la nourrice, et le confesseur même,
Jusques au chien : tout y fait quand on aime ;

Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb sur Messer Nicia
Pour lui donner l'ordre de Cocuage.
Hardi dessein ! L'épouse de Léans,
À dire vrai, recevoit bien les gens ;
Mais c'étoit tout ; aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut fut très fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse

Assied, son camp, vous investit Lucrece,
Qui ne manqua de faire la tigresse
À l'ordinaire, et l'envoya jouer.
Il ne savoit à quel saint se vouer,
Quand le mari, par sa sottise extrême,
Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème,
Panneau n'étoit, tant étrange semblât,

Ou le pauvre homme à la fin ne donnât
De tout son cœur, et ne s'en affublât.
L'amant et lui, comme étant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude ;

Car Nice étoit docteur en droit canon :
Mieux eût valu l'être en autre science,
Et qu'il n'eût pris si grande confiance
En Callimaque. Un jour, au compagnon
Il se plaignit de se voir sans lignée.

À qui la faute ? il étoit vert galant,
Lucrece jeune, et drue, et bien taillée.
« Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,
Un curieux y passa d'aventure
Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets,
Entre autres un pour avoir géniture ;
Et n'étoit chose à son compte plus sûre :
Le grand Mogor l'avoit avec succès
Depuis deux ans éprouvé sur sa femme ;
Mainte princesse, et mainte et mainte dame,
En avoit fait aussi d'heureux essais.
Il disoit vrai : j'en ai vu des effets.

Cette recette est une médecine
Faitte du jus de certaine racine,
Ayant pour nom mandragore ; et ce jus

Pris par la femme opère beaucoup plus
Que ne fit onc nulle ombre monacale
D'aucun convent de jeunes frères plein :

Dans dix mois d'hui je vous fais père enfin,
Sans demander un plus long intervalle,
Et touchez là : dans dix mois, et devant,
Nous porterons au baptême l'enfant.

– Dites-vous vrai ? repartit Messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office.
– Vrai ? Je l'ai vu : faut-il répéter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par votre foi ! le Mogor est-il homme
Que l'on osât de la sorte affronter ?
Ce curieux en toucha telle somme

Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter. »
Nice reprit : « Voilà chose admirable,
Et qui doit être à Lucrèce agréable.
Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?
Notre féal, vous serez le parrain ;

C'est la raison ; dès hui je vous en prie.
– Tout doux, reprit alors notre galant ;
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie.
Vous allez vite ; il faut auparavant
Vous dire tout : un mal est dans l'affaire ;
Mais ici-bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal ?
Ce jus doué de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité très maligne :
Presque toujours il se trouve fatal
À celui-là qui le premier caresse
La patiente ; et souvent on en meurt. »

Nice reprit aussitôt : « Serviteur !
Plus de votre herbe ; et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est : bien grand merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis père ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère ;
C'est trop de peine : il n'en est pas besoin. »
L'amant lui dit : « Quel esprit est le vôtre !
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand désir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguère d'allégresse ;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste ; et sachez que Nature
A mis remède à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'aventure
Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port ?

Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple, un pauvre malheureux,

Qui vous précède au combat amoureux,
Tente la voie, attire et prenne en somme
Tout le venin : puis, le danger ôté,
Il conviendra que de votre côté
Vous agissiez sans tarder davantage ;
Car soyez sûr d'être alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas, et prendre un personnage
Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant

Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant,
Ni d'un toucher si rude et si sauvage
Qu'à votre femme un supplice ce soit.
Nous savons bien que madame Lucrèce,
Accoutumée à la délicatesse
De Nicia, trop de peine en auroit :
Même il se peut qu'en venant à la chose
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.
Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause ;
Car plus sera d'âge pour bien agir,
Moins laissera de venin, sans nul doute ;
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte. »

Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; allégua le danger,
Et l'infamie ; il en seroit en peine :
Le magistrat pourroit le rechercher
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.

Empoisonner un de ses citadins !
Lucrèce étoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !
« Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre,
Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère !
Sottise et peur contiendront ce pitaud :
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,

Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison ;
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel que la mandragore
Consumes en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire,
Et dès ce soir donner la potion :
J'en ai chez moi de la confection.
Gardez-vous bien au reste, Messer Nice,
D'aller paroître en aucune façon.

Ligurio choisira le garçon ;
C'est là son fait, laissez-lui cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet
Comme à vous-même ; il est sage et discret.
J'oublie encor que, pour plus d'assurance,
On bandera les yeux à ce paillard ;
Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni si dedans Florence,
Ou bien dehors, on vous l'aura mené. »
Par Nicia le tout fut approuvé.
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.

De prime face elle crut qu'on rioit ;
Puis se fâcha ; puis jura sur son âme
Que mille fois plutôt on la tueroit.
Que diroit-on si le bruit en couroit ?
Outre l'offense et péché trop énorme,
Calface et Dieu savoient que de tout temps
Elle avoit craint ces devoirs complaisants,
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.
Puis il viendrait quelque matin difforme
L'incommoder, la mettre sur les dents !

« Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?
Quoi ! recevoir un pitaud dans ma couche !
Puis-je y songer qu'avec que du dédain ?
Et, par saint Jean, ni pitaud, ni blondin,
Ni roi, ni roc, ne feront qu'autre touche,
Que Nicia, jamais onc à ma peau. »
Lucrece étant de la sorte arrêtée.
On eut recours à frère Timothée.
Il la prêcha, mais si bien et si beau,

Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'assura de plus qu'on choisiroit
Quelque garçon d'honnête corpulence,
Non trop rustaud, et qui ne lui feroit
Mal ni dégoût. La potion fut prise.
Le lendemain notre amant se déguise,
Et s'enfarine en vrai garçon meunier ;
Un faux menton ; barbe d'étrange guise ;
Mieux ne pouvoit se métamorphoser :
Ligurio, qui de la faciende

Et du complot avoit toujours été,
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à Messer Nice,
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement et ce soir atournée.

« Voire, ce soir ! atournée ! et pour qui ? »
Pour qui ? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci ?
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âme.
C'est double honneur, ce semble, en une femme,

Quand son mérite échauffe un esprit lourd,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage,
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage

À ses côtés, et qu'il fut dans le lit :
Plus de meunier, la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme ;
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments Elle disoit tout bas :

« Qu'est ceci donc ? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage ; il ne mérite, hélas !
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine. »
Tandis l'époux, enrôlé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon

De cocuage ; et, pour le décoron,
Point ne voulut y joindre ses caresses.

À ce garçon la perle des Lucrèces
Prendrait du goût ! Quand le premier venin
Fut emporté, notre amant prit la main
De sa maîtresse ; et de baisers de flamme
La parcourant : « Pardon, dit-il, Madame ;
Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;
C'est Callimaque ; approuvez son martyr :
Vous ne sauriez ce coup vous en dédire ;
Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content : vous avez dans vos mains

Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins.
M'achèvera ; tout le reste est folie. »

Lucrèce avoit jusque-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle ;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer :
« À son amant peut-elle se montrer
Après cela ? qu'en pourra-t-il penser ?
Dit-elle en soi ; et qu'est-ce qu'il lui semble ?
J'ai bien manqué de courage et d'esprit. »
Incontinent un excès de dépit

Saisit son cœur, et fait que la pauvrete
Tourne la tête, et vers le coin du lit
Se va cacher, pour dernière retraite.
Elle y voulut tenir bon ; mais en vain ;
Ne lui restant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent rendue.
Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;
Il en usa selon sa passion,
Et plus ne fut de larme répandue.
Honte cessa ; scrupule autant en fit.
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque ;

Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.
« Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque
Contre un venin tenu si dangereux. »
Les jours suivants notre couple amoureux
Y sut pourvoir ; l'époux ne tarda guères
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères.
Pour ce coup-là fallut se séparer.
L'amant courut chez soi se recoucher.

À peine au lit il s'étoit mis encore,
Que notre époux, joyeux et triomphant,

Le va trouver, et lui conte comment
S'étoit passé le jus de mandragore.
« D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire

S'approcheroit, et s'il en voudroit dire ;
Puis je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fit quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gêter ses appas :
C'étoit au plus une nuit d'embaras.
Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrece,
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;
« Je saurai tout : Nice se peut vanter
« D'être homme à qui l'on n'en donne à garder.
Vous savez bien qu'il y va de ma vie :
N'allez donc point faire la renchérie ;

« Montrez par là que vous savez aimer
« Votre mari plus qu'on ne croit encore :
« C'est un beau champ. Que si cette pécore

« Fait le honteux, envoyez sans tarder
M'en avertir ; car je me vais coucher :
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre. »
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre :
J'en ai pitié ; je le plains, après tout.
N'y Songeons plus ; qu'il meure, et qu'on l'enterre.
Et quant à vous, venez nous voir souvent.
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre ;
Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant. »

III

Les rémois

Ce conte, comme tant d'autres, remonte à l'Inde : on le retrouve dans le *Vrihat-Kathâ*, ou grand recueil de contes sanscrits (voyez le *Quarterly oriental Magazine* de Calcutta, mars 1824, p. 71), et il a été reproduit, et plus ou moins défiguré, dans l'histoire de « la belle Arouya » des *Contes persans*, conte où l'honneur de l'héroïne n'est pas non plus mis en doute, dans celles de *la Dame du Caire et de ses quatre galants* (*Arabian Nights*, Londres, 1811, in-18, tome VI, p. 380), de *Gohera*, dans le livre persan qui a pour titre *Bahar-i Danisch* (tome III, p. 279, de la traduction de Jonathan Scott), et dans le roman arabe des *Sept Vizirs*, traduit par le même (*Tales, Anecdotes and Letters, translated from the arabic and the persian*, Shrewsbury, 1800, in-8°).

Il s'agit dans le conte sanscrit d'une belle et honnête femme, Upakoçâ, qui, pendant l'absence du brahmane Vararuci, son mari, est courtisée avec une telle importunité par trois amoureux, l'aumônier ou chapelain du roi Nanda, le commandant de la garde, et le précepteur du jeune prince, qu'elle se résout de les punir de leurs désirs lubriques. Elle leur donne rendez-vous à tous les trois le même soir, à une heure de distance l'un de l'autre ; et, afin que les dieux favorisent son stratagème, elle envoie réclamer à un banquier, pour en faire des aumônes, une somme d'argent, qu'elle a déposée chez lui. Le banquier, non moins épris de la dame que les trois autres soupirants, refuse de lui restituer la somme si elle ne cède à ses prières : elle lui donne aussi un rendez-vous, mais une heure plus tard.

Arrive le précepteur du prince, le premier ; et d'abord on lui fait prendre un bain, suivant l'usage d'Orient ; on substitue à ses vêtements, tandis qu'il est dans l'eau, une pièce de toile

parfumée, mais enduite de suie ; lorsqu'il sort du bain, on se sert dans l'étuve obscure de serviettes semblables pour l'essuyer, de façon que le précepteur est noir de la tête aux pieds lorsque le second amoureux survient, et on le pousse, pour le dérober aux regards, dans une grande corbeille où on l'enferme ; le second des amoureux et le troisième sont également invités à entrer au bain, noircis aussi de pied en cap, et emprisonnés dans des corbeilles. Enfin c'est le tour du banquier, auquel, à peine arrivé, la dame fait jurer devant les trois corbeilles, de restituer le dépôt qu'il a reçu. Puis on le conduit au bain, et comme l'aurore se lève au moment où il en sort, les esclaves, sans se donner la peine de le noircir, le mettent à la porte tout nu, et les chiens du voisinage le poursuivent jusqu'à sa maison, non sans chercher à lui mordre les fesses.

Quelques heures après, la belle Upakoçâ se rend auprès du roi Nanda pour réclamer l'argent que lui doit le banquier : celui-ci, mandé, nie le dépôt ; Upakoçâ invoque le témoignage de ses dieux domestiques enfermés, dit-elle, dans trois corbeilles, et qui ont entendu le serment du banquier. On apporte les corbeilles ; la dame interpelle les trois prisonniers qui, de peur d'être découverts, se hâtent de répondre comme elle le désire ; mais le roi, curieux de connaître ces dieux domestiques, fait soulever le couvercle, et les trois amoureux apparaissent noirs comme l'ébène au milieu des rires de toute l'assistance : ils sont chassés ignominieusement des États du roi Nanda.

Cette plaisante histoire est la source première du fabliau : *de Constant du Hamel*, publié dans les recueils de Barbazan-Méon, tome III, p. 296, et de Montaiglon, tome IV, p. 166, et analysé dans celui de Legrand d'Aussy, tome IV, p. 246.

Nous trouvons là un prêtre, un prévôt et un forestier épris tous trois de la belle Isabeau, femme d'un laboureur, Constant du Hamel. Ne pouvant la réduire par leurs supplications ou leurs présents, ils ont recours à un moyen diabolique : ils dénoncent, l'accusant de méfaits imaginaires, d'avoir épousé sa commère, d'avoir volé du blé, d'avoir mutilé des arbres, le pauvre Constant, qui bientôt voit tomber sur lui, comme grêle, les confiscations et les amendes.

La belle Isabeau, trop fine pour ne pas deviner quels sont les persécuteurs, se décide à venger son mari. Elle envoie chercher tour à tour, par sa servante Galestrot, le curé, qu'elle invite à prendre un bain, comme dans le conte oriental ; puis le prévôt, à l'arrivée duquel le prêtre se cache dans un grand tonneau rempli de plumes, derrière un van, tandis que le prévôt lui succède au bain ; puis le forestier, et le prévôt saute dans le tonneau ; puis le mari, armé d'une hache, et le forestier, qu'elle avait fait baigner également, va rejoindre dans le tonneau les deux autres soupirants.

Alors dame Isabeau mande successivement « la prestresse » comme dit le texte (la gouvernante ou maîtresse du prêtre), les femmes du prévôt et du forestier, et, sur toutes trois, Constant, à la requête de sa femme, se ronge du mal que les trois compagnons voulaient lui faire : c'est là un trait particulièrement plaisant, et que la fontaine a bien eu soin de ne pas négliger ; on peut même dire que c'est tout son conte. Non satisfait de ces représailles, le mari jette à terre le van et met le feu au tonneau. Nos trois amoureux, nus et emplumés, s'enfuient, poursuivis, comme le banquier du conte indien, par tous les chiens du quartier, et relancés, harcelés, par la populace.

Entre ce fabliau et le conte de la Fontaine on peut trouver récits, ou du moins des traits, analogues chez Boccace, VIII^e nouvelle de la VIII^e journée, déjà citée dans la notice du *Faiseur d'oreilles* (Boccace et quelques autres conteurs supposent que la femme est coupable et ne venge son mari que pour qu'il lui pardonne) ; chez Bandello, nouvelles XX et XLIII de la III^e partie ; chez Straparole, fable V de la II^e nuit, ou le galant se cache dans un sac et est roué de coups, comme le Géronte de Molière (*les Fourberies de Scapin*, acte III, scène II) ; chez Sansovino, nouvelle VIII de la IX^e journée ; chez Guillaume Bouchet, serée XXXII (c'est l'histoire du coffre : voyez notre tome IV, p. 156, 171 et note 6 ; chez Gabriel Chappuys, journée VII, nouvelle II déjà citée également à la fin de la notice du *Faiseur d'oreilles* ; dans le *Discours, très facétieux et véritable d'un ministre de Cleyrat en Agenois, lequel, estant amoureux de la femme d'un notaire, fut enfermé dans un coffre et rendu*

à l'inquant à la place dudit Cleyrat (Toulouse, 1619, in-8°) ; dans le *Courrier facétieux* (Lyon, 1650, in-8°), p. 326 ; dans les *Divertissements curieux de ce temps* (mêmes lien, date, et format), p. 153 ; dans les *Mille et un Jours* (Paris, 1826, in-8°), contes 150 et suivants ; dans le recueil, déjà cité, de Hagen, n° LXII (tome III, p. 169-173), sous ce titre : *Die drei Mönchen von Kolmar*, les trois Moines de Colmar ; dans les *Contes russes, s. l. n. d.*, parus vers 1842 en Allemagne, nos 64 et 65 (Montaiglon, tome III, p. 334-335) ; etc.

Straparole et Chappuys nous offrent bien les circonstances fontes particulières, toutes spéciales, du fabliau et du conte : la complicité de la femme, les galants punis avant d'avoir été coupables ; ce sont, eux sans doute qui ont servi d'intermédiaire ou d'anneau entre l'auteur du fabliau et la fontaine. Voltaire, dans le treizième chapitre de *Zadig*, ou *la Destinée*, intitulé *les Rendez-vous*, ne s'est point inspiré de la Fontaine, mais de l'histoire de la belle Upakoça et de la belle Arouya.

Voyez dans la notice des *Oies de frère Philippe*, le jugement que Mme de Sévigné portait sur le conte des *Rémois*.

Sedaine a tiré de ce conte l'idée d'un opéra-comique en un acte et en vers : *les Femmes vengées, ou les Feintes infidélités*, musique de Philidor, représenté, pour la première fois, le 20 mars 1775, par les comédiens italiens. Il est analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome III, p. 489.

Il n'est cité que je préfère à Reims :

C'est l'ornement et l'honneur de la France ;
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objetsy sont-en abondance.

Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles galoises,
Ayant trouvé telle de nos Rémoises

Friande assez pour la bouche d'un roi.
Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession ;
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.

Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.
Le drôle étoit, grâce à certain talent,
Très bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver ; et le tout à deux fins.
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire :
Moi qui ne suis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le sire avoit donzelle en main,
Il en rioit avecque son épouse.
Les droits d'hymen allant toujours leur train,

Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.
Même elle eût pu le payer de ses tours,
Et comme lui voyager en amours,
Sauf d'en user avec plus de prudence.
Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,
Deux siens voisins se laissèrent leurrer
À l'entretien libre et gai de la dame ;
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme
Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer ;
Sage surtout, mais aimant fort à rire.

Elle ne manque incontinent de dire
À son mari l'amour des deux bourgeois,
Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes
Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs et soupirs, gémissements gaulois.
Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire,
Que d'ordinaire en amour on soupire ;

Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, et selon leur pouvoir.
À frais communs se conduisoit l'affaire :
Ils ne devoient nulle chose se taire.
Le premier d'eux qu'on favoriserait

De son bonheur part à l'autre ferait.
Femmes, voilà souvent comme on vous traite.
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite ;
Amour est mort : le pauvre compagnon

Fut enterré sur les bords du Lignon ;
Nous n'en avons ici ni vent ni voie.
Vous y servez de jouet et de proie
À jeunes gens indiscrets, scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende :
Le beau premier qui sera dans vos lacs,

Plumez-le-moi, je vous le recommande.
La dame donc, pour tromper ses voisins,
Leur dit un jour : « Vous boirez de nos vins
Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire
Un tour aux champs ; et le bon de l'affaire
C'est qu'il ne doit au gîte revenir.

Nous nous pourrons à l'aise entretenir.
– Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune. »
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venue, ils vont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant ville gagnée,
Un bruit survint ; la fête fut troublée ;
On frappe à l'huis. Le logis aux verrous
Etoit fermé ; la femme à la fenêtre
Court en disant : « Celui-là frappe en maître !
Seroit-ce point par malheur mon époux ?

Oui ; cachez-vous, dit-elle ; c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison. »
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vite en certain cabinet :
Car s'en aller, comment auroient-ils fait ?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre
Que l'époux entre, et voit au feu le membre

Accompagné de maint et maint pigeon ;
L'un au hâtier, les autres au chaudron.
« Oh ! oh ! dit-il, voilà bonne cuisine !
Qui traitez-vous ? – Alis, notre voisine,
Reprit l'épouse, et Simonette aussi.
Loué soit Dieu qui vous ramène ici !
La compagnie en sera plus complète.
Madame Alis, madame Simonette,
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir :

J'y cours moi-même. Alors la créature
Les va prier. Or, c'étoient les moitiés
De nos galants et chercheurs d'aventure,
Qui, fort chagrins de se voir enfermés,
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse
De s'être ainsi tirée avec adresse
De cet apprêt. Avec elle à l'instant
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.
On les salue, on les baise, on les loue
De leur beauté, de leur ajustement.
On les contemple, on patine, on se joue.

Cela ne plut aux maris nullement.
Du cabinet la porte à demi close
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au même moment,
Le peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entre elles se plaça,
« Je bois, dit-il, à la santé des dames ! »
Et de trinquer : passe encor pour cela.
On fit raison ; le vin ne dura guère.

L'hôtesse étant alors sans chambrière
Court à la cave, et, de peur des esprits,
Mène avec soi madame Simonette.

Le peintre reste avec madame Alis,
Provinciale assez belle et bien faite,
Et s'en piquant, et qui pour le pays
Se pouvoit dire honnêtement coquette.
Le compagnon, vous la tenant seulette,
La conduisit de fleurette en fleurette
Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin ;
Puis, tout à coup levant la collerette,
Prit un baiser dont l'époux fut témoin.
Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages,

Ne prennent garde à ces menus suffrages,
Et d'en tenir registre c'est abus.
Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus ;
Car Satan lors vient frapper sur l'oreille
De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.
L'époux vit donc que, tandis qu'une main

Se promenoit sur la gorge à son aise,
L'autre prenoit un tout autre chemin.
Ce fut alors, dame ! ne vous déplaie,
Que, le courroux lui montant au cerveau,
Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voisinage,
Battre sa femme, et dire au peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
« Gardez-vous bien de faire une sottise,

Lui dit tout bas son compagnon d'amours ;
Tenez-vous coi ; le bruit en nulle guise
N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs
Vous êtes pris ; ne vous montrez donc pas :
C'est le moyen d'étouffer cette affaire.
Il est écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.
Nous ne devons quitter ce cabinet
Que bien à point, et tantôt, quand cet homme,

Étant au lit, prendra son premier somme.
Selon mon sens, c'est le meilleur parti.
À tard viendrait aussi bien la querelle.
N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi ?
Madame Alis au fait a consenti :

Cela suffit ; le reste est bagatelle. »
L'époux goûta quelque peu ces raisons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ?... Et puis, comme personne sage,
Elle remit sa coiffure en état.
On n'eût jamais soupçonné ce ménage,
Sans qu'il restoit un certain incarnat

Dessus son teint : mais c'étoit peu de chose ;
Dame Fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin
De lui sourire au retour ne fit faute :
Ce fut la peintre. On se remit en train ;
On releva grillades et festin ;
On but encore à la santé de l'hôte,
Et de l'hôtesse, et de celle des trois
Qui la première auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois.
L'hôtesse, adroite et fine créature,

Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame
Pour l'autre emploi inclinoit en son âme :
Mais on l'emmène ; et, par ce moyen-là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;
Mais, se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère.

Pour se laisser son habit déchirer.
L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut sortir. L'autre lui dit : « Tout doux !
Nous ne voulons sur vous nul avantage.
C'est bien raison que Messer Cocuage
Sur son état vous couche ainsi que nous :
Sommes-nous pas compagnons de fortune ?
Puisque le peintre en a caressé l'une,
L'autre doit suivre. Il faut, bon gré, mal gré,
Qu'elle entre en danse ; et, s'il est nécessaire,

Je m'offrirai de lui tenir le pied :
Voulez ou non, elle aura son affaire. »
Elle l'eut donc, notre peintre y pourvut
Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.
Cette dernière eut ce qu'il lui fallut ;
Onen donna le loisir à la belle.
Quand le vin fut de retour, on conclut

Qu'il ne falloit s'attabler davantage.
Il étoit tard ; et le peintre avoit fait
Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.
On dit bonsoir. Le drôle satisfait
Se met au lit ; nos gens sortent de cage :
L'hôtesse alla tirer du cabinet
Les regardants, honteux, mal contents d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef

Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef

De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

IV

La coupe enchantée

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Un long fragment de ce conte parut à Leyde, chez Jean Sambix, en 1669, dans les *Contes et Nouvelles en vers de M. de la Fontaine* (petit in-12). L'éditeur fit suivre ce fragment de cette note : « Je ne vous aurois pas donné cette nouvelle imparfaite comme elle est si je n'avois su de bonne part que son illustre auteur n'est pas dans le dessein de l'achever. Mais, en quelque état qu'elle soit, vous devez toujours m'en être obligé, puisque son Prologue est tenu par les plus éclairés pour un chef-d'œuvre. » La Fontaine, pour remédier au tort qu'on lui faisait, inséra lui-même ce fragment dans la réimpression parisienne des deux premières parties de ses *Contes* (Paris, 1669, in-12), et il donna un démenti au libraire hollandais dans cet avis placé à la fin de sa nouvelle inachevée : « Sans l'impression de Hollande j'aurois attendu que cet ouvrage fût achevé avant que de le donner au public, les fragments de ce que je fais n'étant pas d'une telle conséquence que je doive croire qu'on s'en soucie. En cela et en autre chose (l'éditeur de Leyde dans sa Préface fait un grand éloge du poète) cette impression de Hollande me fait plus d'honneur que je n'en mérite. J'aurois souhaité seulement que celui qui s'en est donné le soin n'eût pas ajouté qu'il sait de très bonne part que je laisserai cette nouvelle sans l'achever. C'est ce que je ne me souviens pas d'avoir jamais dit, et qui est tellement contre mon intention que la première chose à quoi j'ai dessein de travailler, c'est cette *Coupe enchantée*. »

En effet il fit paraître sa nouvelle entière, à la place qu'elle occupe ici, dans la troisième partie publiée en 1671 ; nous donnons au bas des pages les variantes tirées du fragment de 1669.

Cette coupe enchantée (*il nappo incantato*), la coupe dénonciatrice de l'Arioste et de la Fontaine, n'est, sous une autre forme, que le lotus rouge des contes de l'Inde, le lotus qui change de couleur et se flétrit lorsque l'un des deux époux trahit ses serments (voyez dans l'*Essai sur les fables indiennes de Loiseleur Deslongchamps*, Paris, 1838, p. 107, note 1, l'analyse d'un conte du *Vrihat-Katha*) ; c'est le bouquet du conte persan, qui reste frais tant que la femme reste sage (*Touti-Nameh*, traduction de C.J.L. Iken, Stuttgart, 1822, p. 32) ; l'eau amère, mêlée de cendre, l'eau de jalousie, du livre des *Nombres* (chapitre V, versets 18-27), qui faisait « crever le ventre » des femmes adultères ; la coupe présentée à Haroun-al-Raschid par Aboulcasem au début des *Mille et un Jours*, qui demeure toujours pleine lorsque celui qui y boit a la conscience pure, coupe que nous retrouvons dans le roman de *Huon de Bordeaux* ; ou la source qui se trouble, le lait qui rougit, le vin qui écume, la plante qui se dessèche, la bague qui se brise, le couteau qui se rouille, le portrait dont les couleurs pâlisent, la ceinture qui ne se noue plus, etc., etc., devant tant de récits et de légendes populaires ; c'est le *corn* ou cornet à boire des romans de *Tristan* et de *Percevais* ou du *Lai du Corn* de Robert Biket, poète anglo-normand (treizième siècle), ce cornet que les dames ne peuvent approcher de leurs lèvres si elles ont été infidèles, ou les maris s'ils ont été trompés, sans qu'aussitôt le vin ne s'élançe hors du vase ; c'est la corne d'ivoire, ornée de cent sonnettes ou grelots, qui fait entendre une musique délicieuse lorsqu'on la touche seulement du doigt, à condition que le chevalier ou la dame aient été constants, sinon le talisman reste muet (de la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères*, Caen, 1834, tome III, p. 217 ; et *Histoire littéraire de la France*, tome XIX, p. 712-716) ; c'est le cor suspendu dans le palais enchanté d'Apollidon, qui rend des sons harmonieux à l'approche des cœurs aimants, farouches à celle des cœurs perfides (*Amadis de Gaule*, livre IV, chapitre XXX) ; la rose du roman de *Perceforest* ; l'anneau constellé de *Flore et Blanchefleur*, dont la pierre doit se ternir si Blanchefleur court quelque péril ; *le court mantel* ou *le mantel*

mautaillé (Montaiglon, tome III, p. 1-34), qui a la propriété de donner une mesure exacte de la vertu des femmes : à une des fêtes solennelles des chevaliers de la Table ronde toutes les dames de la cour d'Artus essayent ce manteau enchanté l'une après l'autre, mais n'ont pas à se louer, même la belle reine Genève, d'avoir subi cette dangereuse épreuve. À une seule, entre deux cents, il va tout à fait bien, à « une gente pucelle », et la fée Morgane, qui l'a envoyé, lui en fait cadeau. C'est le soc de charrue rougi au feu, sur lequel marchent sans se brûler les épouses innocentes, le fer ardent qu'elles tiennent dans leurs mains, ou la cuve d'eau bouillante où elles plongent impunément leur bras nu, ou la rivière où on les jette sans qu'elles se noient ; la chemise blanche du LXIX^e chapitre des *Gesta Romanorum* ; l'oiseau qui meurt si sa maîtresse trahit la foi conjugale, dans l'emblème XLVII d'Alciat, tradition longtemps répandue en Portugal, où l'on appelait cet oiseau *camao* ; le miroir magique de la nouvelle XXI de Bandello ; l'arbre enchanté, aux pommes transparentes, qui deviennent noires lorsqu'une femme adultère passe sous ses branches, et laissent tomber sur la coupable des taches ineffaçables (voyez Legrand d'Aussy, tome I, p. 126, 150, 151 de la Rue, tome I, p. 13, tome III, p. 216 ; l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 169-170 ; le docteur Graesse, *Allgemeine literär Geschichte*, 1842, tome II, p. 185 ; et le recueil publié, en 1838, par lady Charlotte Guest : *the Mabinoghion*, tome II, où il est fait mention de toutes sortes de talismans) ; la poupée en cire blanche du conte de Sénecé : *Filer le parfait amour*, qui jaunit si la femme est tentée, qui noircit si elle succombe : ce conte a été imité par Alfred de Musset dans *la Quenouille de Barberine* ; c'est « la robe de dissension » dans l'opéra-comique, en deux actes, de Piron, qui porte ce titre (ou *le Faux Prodige*), et où Arlequin persuade à son rival qu'une vilaine robe noire que lui a prêtée un alguazil est « du plus beau couleur de feu du monde et enrichie d'une broderie merveilleuse », mais que ce rouge et cette broderie ne paraissent qu'aux yeux des maris dont les femmes sont irréprochables ou des frères dont les sœurs sont sages.

Rappelons aussi le beau hanap, aux effets merveilleux, quoique non magiques, dont parle Brantôme dans ses *Dames galantes* (p. 45-50), cette coupe « si bien historiée », et « où estoient taillées bien gentiment et subtilement au burin plusieurs figures de l’Aretin, de l’homme et de la femme », etc. La vue de cette coupe, ajoute-t-il, « faisoit de terribles effets, tant y estoient penetrantes ces images, visions et perspectives », et plusieurs femmes qui y burent « s’en desbaucherent ». Elle « avoit quasi quelque simpatie, par antinomie, de la coupe que trouva Renault de Montauban en ce chasteau dont parle l’Arioste, laquelle à plein descouroit les paoures cocus, et ceste cy les faisoit ; mais l’une portoit un peu trop de scandale aux cocus et leurs femmes infideles, et ceste cy point. »

Le récit de l’Arioste, imité par la Fontaine, commence à l’octave 70 du chant XLII d’*Orlando furioso* et se termine à l’octave 67 du chant XLIII, où s’ouvre l’histoire du chien qui secoue des perles et des pierreries (conte XIII de cette III^e partie). Nous donnons à l’*Appendice* plusieurs strophes de ces deux chants. On trouvera en outre dans les notes qui suivent un certain nombre de rapprochements entre les deux poètes.

La Coupe enchantée, comédie en un acte, en prose, empruntée à notre conte et aux *Oies de frère Philippe*, et attribuée à la Fontaine et à Champmeslé, fut représentée pour la première fois le 16 juillet 1688. Un opéra-comique en un acte, portant le même titre, de Rochon de la Valette et de Rochon de Chabannes, a été tiré de cette comédie et joué à la foire Saint-Germain le 19 juillet 1753.

Il est analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome I, p. 324.

Le début ou prologue de ce conte (vers 1-78) est dans le manuscrit YF, n° 8, in-4°, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, fol 176-178, avec quelques variantes.

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu’aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
Sont bien venus quoi qu’on lui die.
Il n’a pas un moment de repos en sa vie :

Si l'oreille lui tinte, ô dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
Pourvu qu'il songe c'est l'affaire ;

Je ne vous voudrais pas un tel point garantir :
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux, ne dorment guère :
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ;
Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est Cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots ;
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,

S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens ! dites-moi, qu'est-ce que Cocuage ?
Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.

Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
À celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennuï,
Je vous l'aurai bientôt contée.
Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume ?

Cela s'en va-t-il pas tout net ?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits
Vous apercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal :
Cocuage n'est point un mal.

« Oui, mais l'honneur est une étrange affaire ! »
Qui vous soutient que non ? ai-je dit le contraire ?
Et bien ! l'honneur ! l'honneur ! je n'entends que ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot ;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.

Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point, un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,

Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable ;
On vous met le premier à table ;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur :

Heureux qui vous le sert ! La blondine chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron : dont je conclus en forme :

Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche,
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine :
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.

Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoit pas.

Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laideou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.

Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse :
Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long, la matière en est cause :
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.

Venons à notre histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état, et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,

Avoit juré que de sa vie
Femme ne lui seroit autre que bonne amie
Nymphé, si vous voulez, bergère, et cætera ;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, Hymen n'ayant pu trouver grâce
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,

Non comme qui perdrait sa femme :
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, et son âme.

La fille crût, se fit : on pouvoit déjà voir
Hausser et baisser son mouchoir.

Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne : on devient grandelette,
Puis grande tout à fait ; et puis le serviteur.

Le père avec raison eut peur
Que sa fille, chassant de race,

Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un convent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend : à manier l'aiguille ;
Point de ces livres qu'une fille

Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit ;
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eut su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté :
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.

Si l'une des nonnains la louoit de beauté :
« Mon Dieu, fi ! disoit-elle ; ah ! ma sœur, soyez sage ;
Ne considérez point des traits qui périront ;
C'est terre que cela, les vers le mangeront. »
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
À manier un canevas,
Filoit mieux que Clothon, brodoit mieux, que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.

Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse ;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier, sortant du couvent.
Vous saurez que le père avoit, longtemps devant,
Cette fille légitimée.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.

Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,

D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla ;
Et pour gendre aussitôt le père l'agréa.
La clôt fut ample, ample fut le douaire :
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire :
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plane.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite

D'un amant qui sans lui se seroit morfondu ;
Sans lui le pauvre homme eut perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté :
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille ;
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où Soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.

Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.
Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.

Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eut cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.
L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors ; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie

N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le Destin lié :
Les Zéphyrus étoient ses pages ;
Quant à ses valets de pied,
C'étoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées

Ses mandats souventes fois,
Gens dispos, mais peu courtois.
Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite ;

Mais elle alloit au point, et ne marchandait pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié
Et vouloit que l'enchanteresse

Se tint aux marques d'amitié.
Où sont-ils ces maris ? la race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit,
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,

Non plus que la Lance enchantée ;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit.
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :
On ne vivoit pas comme on vit.
Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,

Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : « Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange ;
Mais je voudrais savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,

Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage :
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'Amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique ?
Et vous les bannirez de votre république ?
Non, non ; je veux qu'ils soient désormais vos amis,
Faites-en seulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.

Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidûment.
– Seroit-ce en qualité d'amant,

Reprit Damon, qu'Éraste nous visite ?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
– Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie honteuse et dépite :
Caliste a des appas, Éraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien. »
Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu

Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne :
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?
Car d'amis... moquez-vous ? c'est une bagatelle ;
En est-il de religieux.
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire : « Il y fait bon, l'heure du berger sonne ;

Êtes-vous sourd ? » Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'ils'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent ;
Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchanteresse lui propose

Une chose :
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,

Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix ; et Damon, sous ce feint personnage
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.

Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte ; il devient l'Éraste le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.
En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent ; et cachant son ennui :
« Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il ; qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ? »
Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie :
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent ; et la somme fut telle

Qu'on ne s'en mit point en courroux :
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison ;
Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire ?

Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon ;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde ?

Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point ;
Un financier viendra qui sur votre moustache

Enlèvera la belle ; et dès le premier jour
Il fera présent du panache ;
Vous languirez encore après un an d'amour.
L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut : un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
À tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable

Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre bonte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
« Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie.
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
Je devrais dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; et je t'aime encor toute infidèle.
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait. »

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose ;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
À raisonner sur cette affaire :
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point ?
L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
« Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là ;
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.

Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte. »
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvre au vase : il ne se répand rien.
« C'est, dit-il, réconfort ; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand-bande. » Ainsi disoit Damon,

Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains ! Si pour des cocuages
Il faut en ce pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les sauvages.
Damon, de peur de pis, établit des Argus
À l'entour de sa femme, et la rendit coquette :
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse ;
Il y boit huit jours sans disgrâce.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. Ô science fatale !
Science que Damon eût bien fait d'éviter !
Il jette de fureur cette coupe infernale ;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée ;

Lui va, soir et matin, reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,

Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.
Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle ; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter :
« J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable ;
Mais quoi ! suis-je la seule ? hélas ! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable ?
– Eh bien, reprit Damon, je me consolerais,
Et même vous pardonnerai,

Tout incontinent que j'aurai Trouvé de mes pareils une
telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler. »
Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.

« Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle ? il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen ; buvez dans cette tasse :
Si votre femme de sa grâce
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement ;
Mais si du dieu nommé Vulcan
Vous suivez la bannière, étant de nos confrères

En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton. »
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai ; presque tous y sont pris.

Tel en rit, tel en pleure ; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.

Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.

Le nombre croît de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte Cocuage
Règlent le pas et les emplois :
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage ;
On fait les autres cavaliers.

Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment :
Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,

Renaud, neveu de Charlemagne
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait ;

Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : « Grand merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il ? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?
Je dors d'autant, grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose ?
Que sais-je ? par hasard si le vin s'épandait ?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit ?
Je suis quelquefois maladroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Messire Damon, je suis vôtre :

Commandez-moi tout, hors ce point. »
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.
Damon dit : « Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant ;
Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage. »

Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant ;
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.
Époux, Renaud vous montre à vivre :

Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost ;
Que sait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

Le fragment publié dans les éditions de 1669, Leyde et Paris,
se termine par ce dialogue (voyez ci-dessus, p. 126, note 3) :

Le feint Éraсте, en même temps,
Lui présente un miroir de poche.

Caliste s'y regarde, et le galant s'approche :
Il contemple, il admire, il lève au ciel les yeux ;
Il fait tant qu'il attrape un souris gracieux.
« Mauvais commencement ! ce dit-il en soi-même ;
– Eh bien ! poursuivit-il, quand d'un amour extrême
On vous aime,
A-t-on raison ? je m'en rapporte à vous ;
Peut-on résister à ces charmes ?

CALISTE

On sait bien, car comment ne pas devenir fous,
Quand vos cœurs ont affaire à de si fortes armes !
Sans mentir, Messieurs les amants,
Tous me semblez divertissants ;
J'aurois regret qu'on vous fit taire.
Biais savez-vous que votre encens
Peut, à la longue, nous déplaire ?

Le feint ÉRASTE

Et pouvons-nous autrement faire ?
Tenez, voyez encor ces traits.

CALISTE

Je les vois, je les considère,
Je sais quels ils sont ; mais après ?

Le feint ÉRASTE

Après ? l'« après » est bon ; faut-il toujours vous dire
Qu'on brûle, qu'on languit, qu'on meurt sous votre
empire ?

CALISTE.

Mon Dieu, non ! je le sais ; mais après ?

Le feint ÉRASTE

Il suffit.
Et quand on est mort, c'est tout dit.

CALISTE

Vous n'êtes pas si mort que vos yeux ne remuent
Contenez-les, de grâce ; ou bien, s'ils continuent,
Je mettrai mon touret de nez.

Le feint ÉRASTE

Votre touret de nez ? gardez-vous de le faire.

CALISTE

Cessez donc, et vous contenez.

Le feint ÉRASTE

Quoi ! défendre les yeux ! c'est être trop sévère :
Passe encor pour les mains.

CALISTE

Ah ! pour les mains, je croi
Que vous riez.

Le feint ÉRASTE

Point trop.

CALISTE

C'est donc à moi
De me garder.

Le feint ÉRASTE

Ma passion commence
À se lasser de la longueur du temps.
Si mon calcul est bon, voici tantôt deux ans
Que je vous sers sans récompense.

CALISTE

Quelle vous la faut-il ?

Le feint ÉRASTE

Tout, sans rien excepter.

CALISTE

Un remerciement donc ne vous peut contenter ?

Le feint ÉRASTE

Des remerciements ? bagatelles.

CALISTE

De l'amitié ?

Le feint ÉRASTE

Point de nouvelles.

CALISTE

De l'amour ?

Le feint ÉRASTE

Bon cela. Mais je veux du plus fin,
Qui me laisse avancer chemin
En moins de deux ou trois visites,
Moyennant quoi nous serons quittes.
Et, si vous voulez, mettre à prix cet amour-là,
Te vous en donnera ! tout ce qui vous plaira :
Cette boîte de filigrane.

CALISTE

Le libéral amant qu'est Éraсте ! voyez !

Le feint ÉRASTE

Madame, avant qu'on la condamne,
Il faut l'ouvrir. Peut-être vous croyez
Qu'elle est vide ?

CALISTE

Non pas. Ce sont des pierreries ?

Le feint ÉRASTE

Ouvrez, vous le verrez.

CALISTE

Trêve de railleries.

Le feint ÉRASTE

Moi ! me railler ! ouvrez.

CALISTE

Et quand je l'aurois fait ?

Je ne sais qui me tient qu'avec un bon soufflet...

Mais non. Si jamais plus cette insolence extrême...

Le feint CALISTE

Je vois bien ce que c'est ; il faut l'ouvrir moi-même. »

Disant ces mots, il l'ouvre, et, sans autre façon,

Il tire de la boîte, et d'entre du coton,

De ces appeaux à prendre belles,

Assez pour fléchir six cruelles,

Assez pour créer six cocos,

Un collier de vingt mille écus.

Caliste n'étoit pas tellement en colère

Qu'elle ne regardât ce don du coin de l'œil.

Sa vertu, sa foi, son orgueil,

Eurent peine à tenir contre un tel adversaire ;

Mais il ne falloit pas sitôt changer de ton.

Éraste, à qui Nérie avoit fait la leçon...

V

Le faucon

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Ce conte est emprunté à la nouvelle IX de la V^e journée du *Décameron*, dont voici le sommaire :

Frederigo degli Alberighi ama et non è amato ; et in cortesia spendendo il suo si consuma, et rimangli un sol falcone, ilquale, non havendo altro, da a mangiare alla sua donna venutagli a casa ; laqual cio sappiendo, mulata di animo, il prende per marito et fallo ricco.

« Frederic des Alberigni, amoureux d'une femme de laquelle il n'estoit point aymé, despendit tout son bien en gentillesses et honnestetez, se consommant entierement, tellement qu'il ne luy demeura que son faucon ; et n'ayant aultre chose pour donner à disner à sa mye qui le vint veoir, il le fait rostir, dont elle, sachant ceste honnesteté, changea d'opinion, et le print à mary, le faisant riche homme. »

La Fontaine a suivi de très près le récit de Boccace.

Dans un fabliau du XIII^e siècle intitulé *de Guillaume au Faulcon*, qui se recommande par la naïveté et la grâce du langage (voyez Barbazan-Méon, tome IV, p. 407, Legrand d'Aussy, tome III, p. 307, l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 181-182), on trouve une analogie lointaine avec notre conte, bien que les circonstances ne soient pas les mêmes. « C'est, dit M. Moland auquel, nous empruntons cette analyse, l'histoire d'un page amoureux de la châtelaine. Il se déclare pendant une absence du châtelain ; il est repoussé durement. Il fait le serment de ne plus boire ni manger jusqu'à ce qu'on lui ait octroyé merci. Il y a près de quatre jours qu'il jeûne, lorsque le châtelain revient, et demande à la dame pourquoi Guillaume est malade. Celle-ci, touchée enfin, répond que le page lui a demandé son faucon favori, et qu'elle a cru devoir le lui refuser.

Le châtelain blâme sa femme, et lui ordonne de donner l’oiseau à Guillaume : “Puisque mon mari le veut, dit-elle, je me vous le refuserai plus” ; et Guillaume est guéri. Ce conte conclut en invitant les amants à la persévérance, et cela pourrait être aussi la conclusion de la charmante nouvelle de la Fontaine », le seul de ses contes, dit Voltaire, qui parle au cœur : il oublie *la Courtisane amoureuse*.

Comparez une anecdote, qui est également comme la contrepartie du *Faucon*, dans le chapitre LXXXII du *Vyolier des histoires romaines moralisees* : c’est la dame qui possède le faucon et le chevalier qui le demande à la dame.

On sait combien le faucon était en honneur au Moyen Âge, le faucon, « l’oiseau, dit Buffon, dont le courage est le plus franc, le plus grand, relativement à ses forces », et qui fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie. Son agilité, sa légèreté égalent son courage ; et il semble nager dans l’air, selon l’expression des anciens fauconniers. On comprend toute l’étendue du sacrifice que, dans ce conte, Frédéric fait à Clitie, d’autant plus étendu que son faucon est son pourvoyeur unique. La citasse au faucon était pour la noblesse, non seulement un privilège, mais un plaisir très vif, une véritable passion. Qui n’a vu sur de vieilles tapisseries, sur des monnaies, des pierres tumulaires, ces oiseaux portés sur le poing, garni d’un gant, des chasseurs ou des chasseresses ? On ne les quittait pas, même pour se rendre à l’église. Il n’était pas permis de les donner en gage, non plus que l’épée, comme garantie d’une transaction ou d’un accord, ou en composition, c’est-à-dire en réparation d’un dommage fait à autrui. M. Moland cite ces deux vers de *Gérard de Viane* qui prouvent à quel haut prix cet oiseau était estimé ; Roland dit à Olivier qui lui, a pris son faucon :

Car me rant or mon faulcon que i’ay chier,
Le te donray quinze liures d’or mier.

Quinze livres d’or fin pour un faucon ! Mais ce n’est rien : dans la première fable de la première nuit de Straparole, le marquis de Montferrat condamne à être pendu un gentilhomme qui lui a dérobé son faucon préféré, et il ordonne la confiscation de tous ses biens. La fauconnerie, cet art si noble et si prisé, avait

ses règles, ses lois, et sa langue. Rappelons enfin qu'il existe encore en Allemagne un ordre de chevalerie « du Faucon », « l'ordre du Faucon blanc », dans le grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach.

On peut voir, entre autres ouvrages très nombreux, relatifs à la fauconnerie, *l'Art de faulconnerie* de Guillaume Tardif (Paris, 1492, in-4°) ; dans *le Mesnagier de Paris* (réimpression de 1846), le *Traité sur la chasse aux oiseaux de proie*, savamment annoté par le baron Jérôme Pichon ; l'opuscule allégorique intitulé *le Liure du Faulcon* (Paris, 1500, in-4°) ; *le Liure de l'Art de faulconnerie* de Jehan de Franchières (Paris, 1531, in-4°) ; le poème latin sur la fauconnerie, *Hieracosophon*, de Jacques-Auguste de Thou (Paris, 1584, in-4°) ; *de l'Autourserie et de ce qui tient au vol des oiseaux*, par le P. de Gommer de Lusancy (Châlons, 1594, in-8°) ; le célèbre ouvrage de l'empereur Frédéric II, *de Arte venandi cum avibus*, imprimé, avec celui d'Albert le Grand, *de Falconibus, etc.*, à Augsbourg (1596, in-8°) ; *la Faulconnerie*, par Charles d'Arcussia (Aix, 1598, in-8°) ; *le Miroir de la Fauconnerie*, par Pierre Harmont (Paris, 1620, in-8°) ; *la véritable Fauconnerie*, par C. de Morais, seigneur de Fortille (Paris, 1683, in-12) ; etc., etc.

Le conte du *Faucon*, si original et si touchant, a donné naissance à un grand nombre de pièces :

Le Faucon, ou la Constance, comédie en un acte, en vers, par le comédien Dauvilliers, représentée devant l'électeur de Bavière au mois de janvier 1718, et imprimée à Munich, chez Matthieu Riedel, la même année, in-8°.

Le Faucon, comédie en un acte, en prose, par Fuselier, jouée au Théâtre-Italien le 16 août 1719.

Le Faucon, comédie en un acte, en vers, par Mlle Barbier et l'abbé Pellegrin, donnée au Théâtre-Français le 1^{er} septembre 1719.

Le Faucon, ou les Oies de Boccace, comédie en trois actes, en prose, par M. de la Drevetière de Piste, représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le 6 février 1725, analysée dans le *Dictionnaire dramatique*, tome

I, p. 474. L'auteur s'est inspiré à la fois du *Faucon* et des *Oies de frère Philippe*.

Le Faucon, opéra-comique en un acte, de Sedaine, musique de Monsigny, joué au Théâtre-Italien en 1772, analysé dans le *Dictionnaire dramatique*, tome I, p. 473.

Frédéric et Clitie, comédie en vers libres, par Théïs (1773).

Le Faucon, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Radet, donnée au théâtre du Vaudeville le 23 novembre 1793.

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare ; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissoit-il de divertir la dame,
À pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sachant très bien qu'en amour comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,

Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes ;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes ;
Bref, ne voudrait avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon ; Frédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa ;

Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
Belles comtes, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.

Avant qu'aimer, on l'appeloit Messire
À longue queue ; enfin, grâce à l'amour,

Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme.
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : « C'est dommage. »
Chacun le dit, et chacun s'en tint là ;
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle ; on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Frédéric, et sa première vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.

Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet ;
De maints tournois elle fut le sujet ;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,

L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.
Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement ; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,

Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,

Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé :
Prenez le titre et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien ;
Son mari même étoit grand terrien.

Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là Frédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misère en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,

Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie : elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu fréquentée ;
À l'écurie, un cheval assez, bon,
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon Dont à
l'entour de cette métairie

Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie

Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant ;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant :
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit ; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après

Devint malade. On sait que d'ordinaire
À ses enfants mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
S'il mangerait volontiers de cela ;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Frédéric ; pleure, et mène une vie
À faire gens de bon cœur détester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie

Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
À cinq cents pas de cette métairie

Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Oùir parler. On en disoit merveilles ;
On en contoit des choses nonpareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se savoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dinée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée ?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
À Frédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit ! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,

Après de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs ; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine ;
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Frédéric la dame un beau enfin
S'en va sans suite et sans nul équipage,
Frédéric prend pour un ange des cieux

Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
« Quoi ! venir voir le plus humble de ceux

Que vos beautés ont rendus amoureux,
Un villageois, un hère, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.

Assurément vous alliez autre part. »

À ce propos notre veuve repart :

« Non, non, Seigneur ; c'est pour vous la visite ;

Je viens manger avec vous ce matin.

– Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :

Que vous donner ? – N'avez-vous pas du pain ? »

Reprit la dame. Incontinent lui-même

Il va chercher quelque œuf au poulailler,

Quelque morceau de lard en son grenier.

Le pauvre amant, en ce besoin extrême,

Voit son faucon, sans raisonner le prend,

Lui tord le cou, le plume, le fricasse,

Et l'assaisonne, et court de place en place,

Tandis la vieille a soin du demeurant ;

Fouille au bahut ; choisit pour cette fête

Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;

Met le couvert ; va cueillir au jardin

Du serpolet, un peu de romarin,

Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.

Pour abréger, on sert la fricassée :

La dame en mange, et feint d'y prendre goût,

Le repas fait, cette femme résout

De hasarder l'incivile requête,

Et parle ainsi : « Je suis folle, Seigneur,

De m'en venir vous arracher le cœur

Encore un coup ; il ne m'est guère honnête

De demander à mon défunt amant

L'oiseau qui fait son seul contentement :

Doit-il pour moi s'en priver un moment ?

Mais excusez une mère affligée :

Mon fils se meurt ; il veut votre faucon.

Mon procédé ne mérite un tel don ;

La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
À cet amour j'ai très mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... Et quoi ? (c'est temps perdu)

Votre faucon. Mais non : plutôt périsse
L'enfant, lanière, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand !
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer ; vous le savez, Seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

– Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
– L'oiseau n'est plus ! » dit la veuve confuse.
« Non, reprit-il : plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.

– Non, Frédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter, »
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,

Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après, l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'âme si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte,
Que sa douleur eut un terme assez court.
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.

On épousa Frédéric en grand-pompe,
Non seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
À cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
À cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal ;
Je n'y comprends le sexe en général :
Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,

J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

VI

La courtisane amoureuse

Cette histoire galante paraît bien être de l'invention de la Fontaine ; nous ne lui connaissons pas d'autres ascendants que ces vers touchants, pathétiques, qui sont à la fin de la poésie de Joachim du Bellay intitulée *la Vieille Courtisane* (tome II, p. 392-393), et dont notre poète s'est peut-être souvenu :

Heureuse, las ! heureuse, et trop heureuse,
Si Cupidon, de sa torche amoureuse,
Pour chastier cent mille indignitez
De tant d'amans que i'auois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu vengeur de ses flammes cruelles,
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, ung ienne audacieux,
Qui, d'autant plus que d'une humble caresse
Ie m'efforçois d'amollir sa rudesse,
Plus me fuyoit, et se paissoit, cruel,
De mon tourment et pleur continuel !
Las ! quantes fois ialousement malade,
Courant par tout ainsi qu'une Menade,
Ai ie suiuy, sans crainte du mocqueur,
Cest inhumain qui m'emportoit le cueur ?
Las ! quantes fois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre es bras d'une aultre amie,
Nus pieds, nu chef, au temps des longues nuicts,
Ay ie rompu et fenestres et huys,
Iniuriant de mille outrages celle
Qui receloit mon ennemy chez elle ?...

Si nous ne trouvons ou soupçonnons point à ce conte d'autre origine que ces vers, car l'épisode biblique des saints transports de Marie-Madeleine, la belle pécheresse, la nouvelle *I de* la Ire partie de Bandello, où la courtisane Malatesta

se tue dans un accès d'amoureux délire, la comédie de Lope de Vega intitulée *la Esclava de su galan*, et *l'Honnête Courtisane*, de l'auteur dramatique anglais Thomas Dekker, cette prostituée purifiée aussi par l'amour, n'offrent avec lui qu'une ressemblance trop lointaine, nous rappellerons en revanche qu'il a une postérité nombreuse, parmi laquelle il nous suffira de mentionner quelques œuvres qui sont dans toutes les mémoires, comme *Isidora* de George Sand, *Marion de Lorme* de Victor Hugo, *la Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils. Nous citerons même *Manon Lescaut*, de l'abbé Prévost, malgré les intermittences de désordre et de repentir, de tendresse et d'infidélité, de cette héroïne charmante, mais fantasque ; la Camargo dans *les Marrons du feu*, et Monna Belcolore dans *la Coupe et les Lèvres* d'Alfred de Musset, où l'amour de la fille de joie pour le héros de ce poème dramatique est, il est vrai, à peine dessiné, à peine ébauché, et ne se traduit guère que par le coup de stylet de la fin ; *Proserpine*, de M. Auguste Vacquerie, courtisane italienne, amoureuse jusqu'au crime, jalouse jusqu'à l'assassinat, drame, déjà ancien (1838), mis en musique par M. Camille Saint-Saëns, et représenté à l'Opéra-Comique en 1887 ; *la belle Imperia mariée*, le dernier des Contes drolatiques de Balzac, qui paraît bien s'être inspiré aussi, ou du moins souvenu, de notre conte ; et, dans *Splendeurs et misères des courtisanes* du même romancier, l'épisode si émouvant de la passion d'Esther pour Lucien de Rubempré, passion qui la conduit à la mort, après l'avoir transformée en une Madeleine repentante.

Cette histoire de la femme perdue se réhabilitant par l'amour, par l'amour sincère et désintéressé, par « d'honnêtes flammes », comme dit notre poète, a, de nos jours, tenté beaucoup d'écrivains. Mais si la Fontaine a eu d'illustres imitateurs, aucun d'eux certes n'a dépassé, n'a peut-être même égalé, la grâce, le charme, et surtout le naturel, de ce touchant récit.

« Si les contes, dit, avec un véritable enthousiasme, M. Théodore de Banville, n'avaient pas gagné leur procès à force de génie et à force de joie, il faudrait leur pardonner encore pour *le Faucon* et pour *la Courtisane amoureuse*, deux histoires

d'amour qu'on relira tant que les langues humaines existeront, et tant que l'amour sera le supplice et la félicité des mortels. Si quelqu'un sait des sacrifices plus attendrissants que le sacrifice de Frédéric et que l'humiliation de Constance, si quelqu'un sait de plus beaux discours que le discours de Constance à Camille et que celui de Frédéric à Clitie, que celui-là mette le feu aux contes de la Fontaine !... Constance ! la nuit où ses amers sanglots lui rendirent le printemps de son âme, l'aurore qui la vit pardonnées et triomphante, dureront autant que le monde, et les pâles roses de ses joues ne peuvent plus mourir. »

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons,

Par lui les sots deviennent des oracles,
Par lui les loups deviennent des moutons.
Il fait si bien que l'on n'est plus le même,
Témoin Hercule et témoin Polyphème,
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,

Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau ;

L'autre changea sa massue en fuseau
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

J'en dirois cent Boccace en rapporte un,
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun :
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
Amour le lèche, et tant qu'il le polit ;
Chimon devint un galant personnage.
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
Pour les avoir aperçus un moment,
Encore à peine, et voilés par le somme,
Chimon aima, puis devint honnête homme.
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaisir aux enfants sans souci
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.
Elle étoit fière, et bizarre surtout :

On ne savoit comme en venir à bout.
Rome, c'étoit le lieu de sort négoce :
Mettre à ses pieds la mitre avec la crose,
C'étoit trop peu : les simples monseigneurs
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.
Il lui falloit un homme du Conclave,
Et des premiers, et qui fût son esclave ;
Et même encore il y profitoit peu,
À moins que d'être un cardinal neveu. Le Pape enfin, s'il
se fût piqué d'elle,

N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient :
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut ; et, pour un gentilhomme,
Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille ;
Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur

Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue :
Elle n'osa déclarer ses désirs
D'autre façon qu'avecque des soupirs.
Auparavant, pudeur ni retenue
Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
Incessamment Constance le regarde ;

Et puis soupirs ; et puis regards nouveaux :
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux.
Sa beauté même y perdit quelque chose ;

Bientôt le lis l'emporta sur la rose.
Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens ; il eut aussi des femmes ;
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement : car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie ;
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa,
S'allant cacher en certaine ruelle
Nul n'y prit garde ; et l'on crut que chez elle,
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment

Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin, et par nécessité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?
Ce fut Camille. « Eh quoi ! dit-il, Madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis ! »
Il la fit seoir. Et puis s'étant remis :
« Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
– L'Amour », dit-elle. À ce seul mot sans plus

Elle rougit ; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :

Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit ; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourrait s'humilier,

Il fit le froid. Notre amante en soupire ;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
« Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurais y penser sans rougir ;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.

Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplaïs. Mon zèle me nuirai
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore,
Elle est à vous. » Alors le jouvenceau :
« Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'est mon fait ; et toutefois, Madame,

Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
À quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné sans effort.
Et de son chef. Je vous le dis encor :

Je n'aime point qu'on me fasse d'avance. »
Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
« J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuirait pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment, ce que vous m'avez dit.
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.

N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
À mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils sont éteints, ces dons si précieux :
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux :
Si je l'étois, je serois assez sage.
– Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant : il est tard, et voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche. »
Constance crut qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut longtemps ; puis dit : « Comment ferai-je ?

Je ne me puis tout seul déshabiller.
– Et bien, Monsieur, dit-elle, appellerai-je ?
– Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler :
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie,
Ni qu'en ma chambre une fille de joie
Passe la nuit au su de tous mes gens.
– Cela suffit, Monsieur, répartit-elle.
Pour éviter ces inconvénients,
Je me pourrais cacher en la ruelle ;

Mais faisons mieux, et ne laissons venir
Personne ici : l'amoureuse Constance
Veut aujourd'hui de laquais vous servir ;
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. » Le jeune homme y consent.
Elle s'approche ; elle le déboutonne ;
Touchant sans plus à l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout, elle le déchaussa.
« Quoi ! de sa main ? quoi ! Constance elle-même ? »
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?
Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.
Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la partie.

Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement ;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
« Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace ;
Où me coucher ?

CAMILLE

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE

Quoi ! sur ce siège ?

CAMILLE

Et bien non ; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grâce.

CAMILLE

Je ne saurais ; il fait froid, je suis nu.
Délacez-vous. »

Notre amante ayant vu,
Près du chevet, un poignard dans sa gaine,
Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,

Ajustements de princesse et de reine :
Ce que les gens en deux mois à grand-peine
Avoient brodé périt en un moment ;
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant ?
Je crois que non ; j'en suis sûr ; et partant
Cela fut beau sans doute en Italie.
La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendrait plus son aise reculer.

Camille dit : « C'est trop dissimuler ;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés :
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds. »
Ce fut bien là qu'une douleur extrême Saisit la belle ; et
si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,
C'en étoit fait : elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit :
Camille étoit trop connu de Constance ;
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit
Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui qui s'étoit jusque-là comporté

En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise,
Mais point trop fort, de peur de le blesser.

On peut juger si Camille étoit aise :
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté !... Je ne la décris point,
Il me faudroit une semaine entière ;
On ne pouvoit reprocher seulement
Que la pâleur à cet objet charmant,
Pâleur encor, dont la cause étoit telle
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.
Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie.
Pose ses pieds, et, sans cérémonie,

Il s'accommode et se fait un coussin ;
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
« Je suis content, dit-il, de votre amour :
Venez, venez, Constance ; c'est mon tour. »
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle :
« M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?

Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien, je sais le fond de votre cœur ;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour ; et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie ;
Elle le peut ; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux ; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit

Entre nous deux. Une chose ai-je à dire :
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là ;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux et galant tout ensemble. »

L'histoire dit que le drôle ajouta :
« Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,
À votre amant vous fier aujourd'hui ?
Vous le pouvez, je vous répons de lui ;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître. »
À tout cela Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire ; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.
Amour en a dans son académie.
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,

En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que, possible, on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'Amour lui fit goûter l'essai.
L'essai ? je faux : Constance en étoit-elle
Aux éléments ? Oui, Constance en étoit

Aux éléments : ce que la belle avait
Pris et donné de plaisirs en sa vie
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

VII

Nicaise

Nicaise est imité d'une nouvelle de Girolamo Brusoni, *Curiose Nouvelle amoureuse* (Venezia, 1655, in-12), novella II, *l'Amante schernito*, l'Amant berné ; mais on en rencontre l'idée première dans un conte d'Asinello Fanali, analysé dans *la Seconda Libreria* d'Antonio Francesco Doni (Venezia, 1550, in-12), et dont nous donnons la traduction à *l'Appendice*.

On peut aussi rapprocher de *Nicaise* pour le fond, sinon pour les détails, la IV^e nouvelle de la IX^e journée des *Facétieuses Journées* de Gabriel Chappuys : « Le sieur Rambert Franceschini est aymé d'une femme, deuant laquelle estant venu sans lui faire caresses, elle lui donne une prune, et l'enuoye avec congé. » Dans la dernière des *Cent Nouvelles nouvelles*, imitée par Malespini (nouv. XII), la femme remercie au contraire le jeune clerc d'avoir, bien que « ieune et roide », résisté à ses avances.

Collé a tiré du conte de la Fontaine une comédie en deux actes, en prose, *Nicaise* (1753) ; et Vadé un opéra-comique, en un acte, et en vaudevilles, portant le même titre, et donné à la foire Saint-Germain le 7 février 1786 ; il est analysé au tome II du *Dictionnaire dramatique*, p. 293. Cet opéra-comique fut retouché par Framery pour la musique de Bambini (1767), puis par Léger (1794), et arrangé avec des airs nouveaux par Gouffé (1796).

Citons également *le Nouveau Nicaise*, vaudeville en un acte, par Scribe et Dupin (théâtre des Variétés, 1818) ; *Nicaise, ou le Jour des noces*, vaudeville en un acte par de Villeneuve et Dupeuty (Gaîté, 1825) ; *Nicaise à Paris*, vaudeville en un acte, par Bayard et Dumanoir (Variétés, 1844) ; et *Nicaise*, paysannerie en un acte, par M. Émile Abraham (Bouffes-Parisiens, 1867).

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise on nommoit,
Garçon très neuf hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique ;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois du temps de nos pères
S'avisent tard d'être bons frères ;

Ils n'apprennent cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussi tôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très beau chemin demeura,

Se trouvant court par celui-là :
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima ;
C'étoit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot,
Soit par humeur franche et sincère,
Soit qu'il fût force d'ainsi faire,
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer ; et moi non :

Tels procédés ont leur raison.
Lorsque l'on aime une déesse,
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,

Engageoient beaucoup de jeunesse
À sa recherche ; heureux seroit
Celui d'entre eux qui cueilleroit,
En nom d'Hymen, certaine chose
Qu'à meilleur titre elle promet
Au jouvenceau ci-dessus dit :
Certain dieu parfois en dispose,
Amour nommé communément.
Il plut à la belle d'élire
Pour ce point l'apprenti marchand.
Bien est vrai, car il faut tout dire,
Qu'il étoit très bien fait de corps,
Beau, jeune, et frais : ce sont trésors

Que ne méprise aucune dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'âme,
Il en prend mille par les yeux.
Celle-ci donc, des plus galantes,
Par mille choses engageantes,
Tâchoit d'encourager le gars,
N'étoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, lui venoit sourire,
Sur les yeux lui mettoit la main,
Sur le pied lui marchoit enfin.
À ce langage il ne sut dire

Autre chose que des soupirs,
Interprètes de ses désirs.
Tant fut, à ce que dit l'histoire,
De part et d'autre soupiré,
Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure ;
Le tout sans compte et sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,

Brouiller falloit incessamment ;
La chose étoit tant infinie,
Qu'il y faisoit toujours abus.

Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie :
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
« Par vous, disoit la belle amie,
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.
Je la saurai, je vous promets :
Tenez-vous certain désormais
De m'avoir pour votre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point :
Je suis franche ; n'attendez point
Que, par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire

Religieuse, à moins qu'un jour
L'hymen ne suive notre amour.
Cet hymen seroit bien mon compte,
N'en doutez point : mais le moyen ?
Vous m'aimez trop pour vouloir rien
Qui me put causer de la honte.
Tels et tels m'ont fait demander ;
Mon père est prêt de m'accorder.
Moi, je vous permets d'espérer
Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,
Soit conseiller, soit président,
Soit veille ou jour de mariage,
Je serai vôtre auparavant,
Et vous aurez mon pucelage. »
Le garçon la remercia
Comme il put. À huit jours de là,
Il s'offre un parti d'importance,
La belle dit à son ami :

« Tenons-nous-en à celui-ci ;
Car il est homme, que je pense,
À passer la chose au gros sas.

La belle en étant sur ce cas,
On la promet ; on la commence ;
Le jour des noces se tient prêt.
Entendez ceci, s'il vous plaît
(Je pense voir votre pensée
Sur ce mot-là de commencée) :
C'étoit alors, sans point d'abus,
Fille promise et rien de plus.
Huit jours donnés à la fiancée,
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord,
Elle diffère le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce,

De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On mène au moutier cependant
Notre galande encor pucelle :
Le oui fut dit à la chandelle.
L'époux voulut avec la belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine ;
Il fallut pourtant y passer.
Comme l'aurore étoit prochaine,
L'épouse, au lieu de se coucher,
S'habille : on eût dit une reine.
Rien ne manquoit aux vêtements,
Perles, bijoux, et diamants :

Son épousé la faisoit dame.
Son ami, pour la faire femme,

Prend heure avec elle au matin :
Ils devoient aller au jardin

Dans un bois propre à telle affaire ;
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amants,
Compagne instruite du mystère.
La belle s'y rend la première,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet, dit-elle à ses gens.
Nicaise, après quelques moments,
La va trouver ; et le bon sire,
Voyant le lieu, se met à dire :
« Qu'il fait ici d'humidité !
Foin ! votre habit sera gâté ;
Il est beau, ce seroit dommage :
Souffrez, sans tarder davantage,
Que j'aïlle quérir un tapis.
– Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,

Dit la belle toute piquée ;
Je dirai que je suis tombée.
Pour la perte, n'y songez point :
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user ; et périssent
Tous les vêtements du pays ;
Que plutôt tous les beaux habits
Soient gâtés, et qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure ! un quart d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ce que je dis ne me sied guère ;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête homme, si je peux.
– En vérité, dit l'amoureux,
Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours : c'est fait, je suis à vous ;

Deux minutes feront l'affaire. »
Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.
Sa sottise guérit la dame ;
Un tel dédain lui vint en l'âme,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement
Elle avoit placé : quelle honte !
« Prince des sots, dit-elle en soi,
Va, je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte
Mon bon ange a considéré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse.
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari : j'en fais vœu ;
Et de peur qu'un reste de feu
À le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage.
Lui porter un bien qu'il aurait,
Quand Nicaise en son lieu serait. »

À ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.
L'autre revient, et son tapis :
Mais ce n'est plus comme jadis.
Amants, la bonne heure ne sonne
À toutes les heures du jour.
J'ai lu dans l'alphabet d'amour
Qu'un galant près d'une personne
N'a toujours le temps comme il veut :
Qu'il le prenne donc comme il peut ;
Tous délais y font du dommage :
Nicaise en est un témoignage. Fort essoufflé d'avoir
couru,
Et joyeux de telle prouesse,

Il s'en revient, bien résolu
D'employer tapis et maîtresse.
Mais quoi ! la dame au bel habit,
Mordant ses lèvres de dépit,

Retournoit voir la compagnie,
Et, de sa flamme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se venger de son amant,
Porter à son mari la chose
Qui lui causoit ce dépit-là.
Quelle chose ? C'est celle-là
Que fille dit toujours qu'elle a.
Je le crois ; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose
Ce que je sais, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne pêche pas.
Grâce à Nicaise, notre belle,

Ayant sa fleur en dépit d'elle,
S'en retournoit tout en grondant,
Quand Nicaise, la rencontrant :
« À quoi tient, dit-il à la dame,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous seriez en peu d'heure femme.
Retournons donc sans consulter ;
Venez cesser d'être pucelle,
Puisque je puis, sans rien gêter,
Vous témoigner quel est mon zèle. – Non pas cela, reprit
la belle ;
Mon Pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.

J'aime votre santé, Nicaise,
Et vous conseille auparavant
De reprendre un peu votre vent.
Or, respirez tout à votre aise.

Vous êtes apprenti marchand,
Faites-vous apprenti galand :
Vous n'y serez pas si tôt maître.
À mon égard, je ne puis être
Votre maîtresse en ce métier.
Sire Nicaise, il vous faut prendre
Quelque servante du quartier.
Vous savez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;
Mais ce que vaut l'occasion,
Vous l'ignorez, allez l'apprendre. »

VIII

Le bât

Cette anecdote est, sous le titre de « Compromis et sentence arbitraire », dans le *Formulaire fort recreatif de tous contracts, donations, testamens, codicilles et autres actes qui sont faits et passez par deuant notaires et tesmoins. Fait par Bredin le Cocu, notaire rural et contreroolleur des Basses Marches au royaume d'Utopie, par luy n'agueres reueu et accompagné pour l'edification de tous bons compagnons d'un Dialogue par luy tiré des œuvres du philosophe et poëte grec Simonides, de l'origine et naturel fémininini generis*, à Lyon, pour J.-B. Gros, M. DC. III, in-16, fol. 90 v° (la première édition de ce livre curieux est de 1594, Lyon, P. Rigaud, in-16).

Béroalde de Verville lui a donné place dans *le Moyen de parvenir*, p. 262-264.

Nous la trouvons aussi dans *le Courrier facétieux ou recueil des meilleurs rencontres de ce temps* (Lyon, 1650, in-8°), p. 258 : « D'un drôle et de la femme d'un peintre » ; dans le recueil de d'Ouille, tome II, p. 293-295 : « D'un jeune peintre et de sa femme » ; dans les *Nouveaux contes à rire et aventures plaisantes ou récréations françoises* (20^e édition, Cologne, 1722, in-8°), tome I, p. 83, sous le même titre ; et dans la 28^e serée de G. Bouchet (tome III, p. 104-105), où elle est assez plaisamment contée : « L'ay congneu ung peintre..., lequel ayant peur qu'on luy aydast à faire ses images vifues, s'en voulant aller aux champs pour faire quelque besongne entreprise, se doubtant de sa femme, et qu'ung aultre ouurier vinst besongner à son astelier, luy va peindre sus le ventre ung asne, luy disant : "Le congnoistray bien si tu fais la folle, et si on frotte son lard contre le tien ; car si vous iouez à ce ieu, ie troueray toute la peinture effacée et barbouillée, et congnoistray bien si ung aultre y a mis la main, tant excellent

ouurier et parfait maistre puisse il estre. ” Ce peintre, qui s’asseuroit qu’on n’eust sceu refaire cest asne qui ne l’eust congneu, s’en estant allé, ung aultre pria la femme de ce peintre de laisser besongner à son astelier, et l’asseuroit que son mary ne besongnoit pas si bien que luy. Elle luy respond, puisqu’il étoit si bon ouurier, qu’elle le voudroit bien : “Mais, luy disoit elle, mon mary, auant que s’en aller, m’a faict et portraict ung asne sus le ventre, qui s’effaceroit, encore qu’il soit à huyle, et par là il congnoistroit que nous aurions ioué à ventre contre ventre ; car il est si excellent en son art qu’on ne sçauroit imiter son ourage qu’il ne le congnoisse.

– Ne te soucie, va repliquer cestuy, qui disoit en sçauoir autant que le mary ; montre moy ton ventre, et que ie voye ce maistre asne : ie m’assure, lors que ton mary deura reuenir, de t’en faire ung aussi bien faict, et aussi au naturel, et si semblable au sien, qu’il pensera que ce soit celuy mesme. » Ayant veu l’asne, il eut si grand enuie de monter dessus et cheuaucher l’asne qu’il ne regarda pas s’il estoit basté ou non. Parquoy, estant l’asne tout effacé et barbouillé, et le mary estant prest à reuenir, quand il fut question de refaire l’asne qu’ils auoient depeinturé, en lieu que il n’estoit point basté, ce bon maistre, sans y songer, va baster et sangler celuy là qu’il luy fit en mesme lieu où estoit l’aultre, la femme le trouuant si bien faict et si semblable à l’asne de son mary, qu’elle s’asseuroit que son mary n’y congnoistroit rien. Lequel estant reuenu, voulut sçauoir, auant toutes choses, si l’asne estoit en son entier avec sa peinture. Mais voyant qu’il auoit ung bast et qu’il estoit sanglé, il va dire tout haut : “À tous les diables l’asne, et celuy qui l’a basté !” Et voilà dont est venu le prouerbe françois : “À tous les diables l’asne et qui me l’a basté au iour d’huy !” »

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,
Allant aux champs, lui peignit un baudet
Sur le nombriil, en guise de cachet.
Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver, et l’âne efface net,
Dieu sait comment ; puis un autre en remet

Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
À celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât ; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point :
« Voyez, mon fils, dit la bonne commère,
L'âne est témoin de ma fidélité.
– Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâti ! »

IX

Le baiser rendu

On peut rapprocher cette facétie de la troisième des *Cent Nouvelles nouvelles*, l'histoire du diamant repêché, dont nous ayons parlé dans la notice du conte I de la II^e partie (tome IV, p. 153-154).

Comparer aussi une farce de notre ancien théâtre, également citée déjà (*ibidem*, p. 154), qui est comme le développement de ce petit conte : *Farce nouvelle trez bonne et fort ioyeuse à quatre personnaiges, c'est assaouir le Gentilhomme, Lison, Naudet, et la Damoiselle*. Tandis que le seigneur, abusant effrontément du droit coutumier « de culage », lequel ne pouvait s'exercer qu'au jour des épousailles, caresse dans sa chaumière la femme de Naudet, manant taillable et corvéable, Naudet va consoler au château la damoiselle délaissée. Sa revanche est complète ; et, lorsque le gentilhomme, de retour, et trouvant la place prise, veut se fâcher, Naudet lui répond par cette moralité finale :

Quand de Naudet tiendrés le lieu,
Naudet sera Monsieur, par Dieu !...
Se tenez. Lison, ma femelle,
Naudet tiendra ma damoiselle.
Ne venez plus naudetiser,
Le n'iray plus seigneuriser, etc.

Nous avons dans *le Baiser rendu* une sorte de résumé très adouci ou plutôt d'imitation très discrète, de cette farce et de la troisième des *Cent Nouvelles nouvelles*.

Citons, comme imité de notre historiette, *le Baiser au porteur*, vaudeville en un acte, par Scribe, J. Gensoul, et F. de Courcy, représenté au Gymnase, le 9 juin 1824.

Guiliot passoit avec sa mariée.
Un gentilhomme à son gré la trouvant :

« Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise, à la charge d'autant.
– Bien volontiers, dit Guillot à l'instant :
Elle est, Monsieur, fort à votre service. »
Le Monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.

Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à son tour ; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle :
« Puisque Monsieur, dit-il, est si fidèle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché. »

X Épigramme

Dans les éditions hollandaises de 1685, 1686, 1705, et dans la plupart de celles qui ont suivi, sauf les plus récentes, cette pièce est intitulée : *Alix malade*.

Alis malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : « Il faut se confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre âme ?
– Oui, je le veux, lui répondit la dame :
Qu'à père André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas. »
Un messenger y court en diligence,
Sonne au convent de toute sa puissance.
« Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
– C'est père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alis dans sa confession,
– Vous demandez, reprit alors un frère,
Le père André, le confesseur d'Alis ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en paradis. »

XI

Imitation d'Anacréon

C'est une imitation des odes XXVIII et XXIX : Ἐἷς τὴν εαυτοῦ ἑταίρῳ et Ἐἷς Βάθυλλον. Dans les éditions publiées par Walckenaer un titre a été ajouté en tête de cette pièce : *Portrait d'iris*.

Même imitation chez Remy Belleau, tome I, p. 24-27, et p. 260-264 : *le Pourtraict de sa maistresse, et le Pourtraict de Bathylle*.

Nous donnons à l'*Appendice* le texte et la traduction des deux odes d'Anacréon.

Rapprochez le rondeau de Marot intitulé : *À la fille d'un peintre d'Orléans, belle entre les autres* (tome II, p. 159).

Ô toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,

Fais un effort, peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu ; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots :
Premièrement, mets des lis et des roses ;
Après cela des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?

D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

XII

Autre imitation d'Anacréon

Walckenaer a ajouté à ce titre celui de *L'Amour mouillé*, sous lequel cette pièce est généralement connue.

C'est l'ode III d'Anacréon : Ἐἰς Ἐρωτα, qui a inspiré plus d'une fois les peintres et les sculpteurs.

Nous donnons à l'*Appendice* le texte et la traduction de cette ode ; et, en outre, la poésie de Ronsard, *l'Amour mouillé*, dans laquelle est imitée aussi l'ode d'Anacréon.

Comparez, parmi les anciens traducteurs de cette aimable et gracieuse petite fable, Remy Belleau, tome I, p. 8 : *Songe ou Deuis d'Anacreon et d'Amour* ; Olivier de Magny (*Souspirs*, p. 60, sonnet LXXXIII) ; Dufour de la Crespelière, dans *les Récréations poétiques, amoureuses et galantes* (Paris, 1669, in-12), pièce intitulée : *de l'Amour* ; Ignacio de Luzan (*le Parnasse espagnol*, Madrid, 1776, in-8° tome IV, p. 167) ; etc.

Cherubini l'a mise en musique dans son opéra, *Anacréon, ou l'Amour fugitif*, joué à Paris en 1803.

Citons aussi *l'Amour mouillé*, comédie-vaudeville, en un acte, de MM. Jules Barbier et Michel Carré, représentée, le 5 mai 1850, au Gymnase, et un opéra-comique, portant le même titre, en trois actes, de MM. Jules Prével et Armand Liorat, musique de M. Louis Varney, joué au théâtre des Nouveautés le 25 janvier 1887.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quant un enfant s'en vint faire
À ma porte quelque bruit.

Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage,

Contre l'enfant faisoient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
« Je te le dirai tantôt,
Repartit-il : car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »
J'allume aussitôt du feu.

Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème ? »
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Clymène,

Et de l'Amour, c'est mon nom.
– Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ! »
Amour fit une gambade,

Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

XIII

Le petit chien

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

Ce conte est emprunté à l'*Orlando furioso* de l'Arioste : il commence à la 67^e octave du chant XLIII et finit à la 144^e octave inclusivement du même chant. Nous donnons dans le commentaire et à l'*Appendice* un certain nombre des strophes du poète italien.

C'est au paladin Renaud (ci-dessus, fin de *la Coupe enchantée*) qu'un gondolier raconte l'histoire du merveilleux petit chien, tandis qu'ils descendent sur une barque le cours du Pô. Renaud vient justement de refuser de tenter l'essai imprudent de la coupe, et il a encore l'esprit tout rempli des preuves trop nombreuses et trop certaines de la fragilité des femmes.

On peut rapprocher du *Petit Chien* le conte de Perrault intitulé *les Fées* : on se rappelle qu'à chaque parole que dit l'une des deux jeunes filles, celle qui est si belle, si bonne, si honnête, elle jette par la bouche des roses ou des pierres précieuses, tandis que la méchante sœur crache des vipères ou des crapauds. Le fils du roi rencontre la bonne fille, en devient amoureux, et, « considérant qu'un tel don (les perles et les diamants qui sortent de ses lèvres) valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre », il l'emmène au palais de son père et l'épouse.

Voyez aussi le conte de *Peau d'âne* mis en vers par le même, où il est question d'« un âne aux vertus nonpareilles » :

Tel et si net le forma la nature,
Qu'il ne faisoit jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au soleil,
Et louis de toute manière,

Qu'on alloit recueillir sur la blonde litière,
Tous les matins à son réveil.

Cet âne permet à son maître d'être aussi généreux que le héros du *Petit Chien* :

... Est-ce une si grande merveille

Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous savez,
Qui d'écus d'or sans cesse emplît sa bourse ?

Comparez, chez la Fontaine, la fable de *la Poule aux œufs d'or* (tome I, p. 404-406), sous les formes diverses qu'elle a revêtues depuis les temps les plus anciens, et que nous indiquons dans la notice et les notes de cet apologue ; la légende de *l'Oiseau aux plumes, aux œufs d'or, etc.*, chez les frères Grimm (*Kinder und Hausmärchen*, Göttingue, 1850, in-4°), contes 57, 60, 122, etc. ; et, chez Straparole (III^e nuit, fable III), l'histoire de Blanchebelle qui fait ruisseler de ses blonds cheveux perles, topazes, rubis, diamants, de ses blanches mains roses, violettes, et toute espèce de fleurs ; *ibidem* (IV^e nuit, fable III), celle des trois petits enfants dont le front étoilé sème les bagues et les pierres précieuses ; et (V^e nuit, fable II), celle de la poupée qui, « en faisant la caque, rend deniers, jette or et argent à foison ». « Dans un conte slave, *le Pleur de perles*, recueilli par Glinski et traduit par M. A. Chodzko, la bonne sœur, dit M. André Lefèvre, ayant fait l'aumône à un pauvre vieillard, reçoit de trois jeunes gens inconnus le don de pleurer des perles, de sourire des roses, de remplir de poissons dorés l'eau que touchera sa main. La mauvaise sœur, par jalousie, fait l'aumône au vieillard ; mais les trois jeunes gens la condamnent à pleurer des lézards, à sourire des crapauds, à remplir l'eau de serpents. Une variante allemande remplace les trois jeunes gens par trois nains, les perles et les roses par des pièces d'or. »

M. Lefèvre parle aussi (*ibidem*, p. LXIV) de la petite Pouffe, la chienne de *la Belle au bois dormant*, qui s'endort sur le lit de sa maîtresse en même temps qu'elle, comme d'une sœur du *Petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries*, de la chienne d'Érigone, de Seirios, gardien des étoiles, qu'on voit

sur quelques gemmes antiques. Mais n'est-ce pas faire trop d'honneur à la petite Pouffe qui n'a pas tant de prétentions, et ne « secoue » ni pistoles, ni perles, ni rubis ? Pourquoi n'a-t-il pas parlé également du petit, chien Frétilton, et de la petite chienne Cabriole, dans *la Princesse Rosette*, et dans *la Belle aux cheveux d'or*, par Mme d'Aulnoy ?

Citons enfin le XLVIII^e des *Contes populaires lorrains* recueillis par M. Emmanuel Cosquin, tome I, p. 245-250 : dans ce conte intitulé *la Salade blanche et la Salade noire*, on voit des émeraudes, des diamants, des saphirs et des escarboucles tomber des lèvres d'une petite fille, parce qu'elle a répondu poliment à la Sainte Vierge ; mais de la bouche de son petit frère, qui lui a répondu malhonnêtement, s'échappent des crapauds, des scorpions et des vipères. M. Cosquin énumère des variantes de ce même thème empruntées à de nombreux récits : de Naples, de la Lithuanie, de l'Allemagne, du Tyrol, de la Souabe, de la Flandre, de l'Écosse, de la Serbie, de l'Irlande, du Japon, de la Perse, de l'Inde, et renvoie, en terminant, à l'introduction du *Pantschatantra* de Benfey, p. 379-380.

Mme de Sévigné fait l'éloge du *Petit Chien* dans une lettre à sa fille du 6 mai 1671 (ci-dessus, p. 7).

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.

Que si ce n'est celle des cœurs,

C'est du moins celle des faveurs :

Amour doit à ce stratagème

La plus grand-part de ses exploits ;

A-t-il épuisé son carquois,

Il met tout son salut en ce charme suprême.

Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?

Tous les humains en sont friands,

Princes, rois, magistrats. Ainsi, quand une belle

En croira l'usage permis,

Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,

Je ne m'écrirai pas contre elle.

On a bien plus d'une querelle

À lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme ; on la nommoit Argie :
Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.

Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long : suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guère.
Amour établissoit chez le juge ses lois,
Quand l'État mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer ambassade au saint-père.
Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,

On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme.
L'affaire étoit longue à traiter ;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor ; que savoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
« On nous sépare, Argie ; adieu ! Soyez fidèle
À celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi ; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte

Cette soupirante cohorte ?
Vous me direz que jusqu'ici

La cohorte a mal réussi :
Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants,
Et leurs présents :
L'invention en est damnable ;
Des machines d'Amour c'est là plus redoutable ;
De tout temps le monde a vu Don
Être le père d'Abandon.
Déclarez-lui la guerre ; et soyez sourde, Argie,
À sa sœur la Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse

De tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers :
Je ne vous demande aucun compte.
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome. »
C'en étoit trop pour le bon homme ;
Hélas ! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle, et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent ;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie
S'en alla demeurer aux champs ;

Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya : ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme ;
Ils déplaisaient tous à la dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait et beau par excellence,

Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom c'étoit Atis ; son métier, paladin.
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté ;
Encor si des soupirs il se fût contenté :
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense c'est trop.

Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il ? il s'éclipse ; il part ; il va chercher
Quelque désert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison.
« C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme

Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
-Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes ? »
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile et toute son espèce.
Dans ses armes il en portoit,
Et de Cadmus il descendoit,

Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein ;
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire :

Le Silence y faisoit sa demeure ordinaire
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur et la misère
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité :
Son amour l'y suivit ; et cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment ;
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
« Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :
Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle
Que d'être privé de ses traits :
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,

Chants amoureux de Philomèle ;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris. »

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Téthys,
Une nymphe en habit de reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui revoit alors à sa peine.
« Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,

Votre amie et votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux ;
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai posé la première pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles,
Malheureuses, pourtant, de ne pouvoir mourir,
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer ;
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde ;
À pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point : c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.

Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette ;
Et vous, en pèlerin jouant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté. »

Aussitôt fait que dit ; notre amant et la fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux ;

Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court :
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature :
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours ;
Madame en fera ses amours ;
Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice en fait la demande.
Le pèlerin, sans tant tourner,

Lui dit tout bas le pris qu'il veut mettre à la chose ;
Et voici ce qu'il lui propose :
« Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins ;
Il fournit à tous mes besoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment. »
La proposition surprie fort la nourrice.
« Quoi ! Madame l'ambassadrice !
Un simple pèlerin ! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit !

Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître !

Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour ;
Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être. »

Atis avoit changé de visage et de traits :

On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits.

La nourrice ajoutoit : « À gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien ?

Puis celui-ci possède un chien

Que le royaume de la Chine

Ne payroit pas de tout son or.

Une nuit de Madame aussi c'est un trésor. »

J'avois oublié de vous dire

Que le drôle à son chien feignit de parler bas :

Il tombe aussitôt dix ducats,

Qu'à la nourrice offre le sire.

Il tombe encore un diamant :

Atis en riant le ramasse.

« C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moi, de grâce,

De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à Son Excellence

Que je lui suis acquis. » La nourrice, à ces mots,

Court annoncer en diligence

Le petit chien et sa science,

Le pèlerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie

Ne battît sa nourrice : « Avoir l'effronterie

De lui mettre en l'esprit une telle infamie !

Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !

Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte.

Il ne me proposa jamais de tels partis.

Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,

Quelque don que l'on put m'offrir,

Et d'un porte-bourdon je la pourrais souffrir,

Moi qui suis une ambassadrice !

-Madame, reprit la nourrice,
Quand vous seriez impératrice,
Je vous dis que ce pèlerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déesse la plus belle.
Atis, votre beau paladin,

Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

-Mais mon mari m'a fait jurer
-Et quoi ? de lui garder la foi de mariage !
Bon ! jurer ? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer ?
Qui le saura ? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer
D'une ongle ou d'un cheveu ? Non, Madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour ?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère ;
Vous n'aurez pas grand-peine à fêter son retour, »
La fausse vieille sut tant dire,

Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles
du chien et des charmes du sire. Pour cela l'on les fit
monter :

La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint pèlerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant et des plus fins ;
Il surprit et charma la belle.

« Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
À Saint-Jacques de Compostelle. »
Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice :
On eût vu sauter Favori
Pour la dame et pour la nourrice,

Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout ; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfile,
Pèlerin de les attacher
À de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce
Qu'il demandoit ; et la nuit vint.

Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras madame Argie,
Il redevint Atis. La dame en fut ravie :
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre ;
Chacun s'en aperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?

À quelques mois de là, le saint-père renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons :
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérant il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins ;

Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes et discrètes,
Il n'en put tirer ce secret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable se met,
Il survint de telles querelles,
La dame et la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
À se venger de l'autre, et déclarer l'affaire
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.

D'exprimer jusqu'où la colère
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.
Ainsi je m'en tairai ; on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible :
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, et mande que Madame
Vienne voir son mari malade en la cité :
La belle n'avoit point son village quitté ;
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
« Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressants.
La perfide a couvert mon front d'ignominie ;
Pour satisfaction je veux avoir sa vie :
Poignarde-la ; mais prends ton temps,
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite,
Prends cet or. Si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera. »
Le valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.

Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire ;

Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; et tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
« Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien ;
Reposez-vous sur moi : j'en empêcherai bien
Ce valet à l'âme traîtresse. »

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit,
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage ;
Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; et son maître eu courroux
Va lui-même à l'endroit. Ô prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,

Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux ;
Appartements dorés, meubles très précieux,
Jardins et bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;
Les chambres sans hôte et désertes ;
Pas une âme en ce Louvre ; excepté qu'à la fin
Un More très lippu, très hideux, très vilain, S'offre aux
regards du juge, et semble la copie

D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,

Et croyant l'honorer lui donnant cet office :
« Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un roi, c'est trop peu.
– Il est à moi, » reprit le More,
Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
« Seigneur, ajouta-t-il, que Votre Déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. » Le More lui répond :
« Veux-tu que je t'en fasse un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
À certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.

Entends-tu ce langage ?
Et sais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux :
Tu connois l'échanson du monarque des dieux ?

ANSELME

Ganymède ?

LE MORE

Celui-là même. Prends que je sois Jupin, le monarque
suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieillesse et la magistrature.

LE MORE

Moi railler ! point du tout.

ANSELME

Seigneur...

LE MORE

Ne veux-tu point ?

ANSELME

Seigneur... »

Anselme ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystère.

Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire ?

En page incontinent son habit est changé :

Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé ;

La barbe seulement demeure au personnage.

L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,

Suit le More partout. Argie avoit oui

Le dialogue entier, en certain coin cachée.

Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti

Ce Louvre en un moment ; par son art fait un page

Sexagénaire et grave. À la fin, au passage

D'une chambre en une autre, Argie à son mari

Se montre tout d'un coup : « Est-ce Anselme, dit-elle,

Que je vois ainsi déguisé ?

Anselme ! il ne se peut ; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudroit-il donner une telle leçon ?

C'est lui pourtant. Oh ! Oh ! Monsieur notre barbon,

Notre législateur, notre homme d'ambassade,

Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?

Homme de... ? la pudeur me défend d'achever.

Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu'Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adultère !
 Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :
 Tout me rend excusable, Atis et son mérite,
 Et la qualité du présent.
 Vous verrez tout incontinent
 Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
 Peut résister un seul moment :
 More, devenez chien. » Tout aussitôt le More
 Redevient petit chien encore.
 « Favori, que l'on danse ! » À ces mots, Favori
 Danse, et tend la patte au mari.
 « Qu'on fasse tomber des pistoles ! »
 Pistoles tombent à foison.

 « Eh bien ! qu'en dites-vous ? sont-ce choses frivoles ?
 C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
 Il a bâti cette maison.
 Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
 Une Altesse, une Majesté,
 Qui refuse sa jouissance
 A dons de cette qualité,
 Surtout quand le donneur est bien fait et qu'il aime,
 Et qu'il mérite d'être aimé !
 En échange du chien, l'on me vouloit moi-même :
 Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
 Bien entendu, Monsieur ; suis-je chose si chère ?

 Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère
 Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
 Savez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
 Le Louvre pour lequel... Mais oublions cela,
 Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
 Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir :
 Je le donne à Lucrèce, et voudrais bien la voir
 Des mêmes armes combattue.
 Touchez là, mon mari, la paix ; car aussi bien
 Je vous défie, ayant ce chien :

Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre ;
Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux,
Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous. »

Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grâce ; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

« Que devint le palais ? » dira quelque critique.
Le palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
À moi ces questions ! suis-je homme qui se pique
D'être si régulier ? Le palais disparut.
« Et le chien ? Le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? » Censeur, tu m'importunes :

Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content ?
Favori se perdoit souvent,
Mais chez sa première maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assidûment :
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura, de son côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit page.

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**